

LES VIVEURS

DE LA

MAISON-D'OR

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE,

PAR MM. LOUIS MONROSE ET ARMAND DURANTIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le second théâtre Français,
le 7 Mars 1849.

PERSONNAGES.

DE LESTANG, jeune premier rôle, 32 ans.....
DUBOURG, son ami, premier comique, 32 ans.....
EDMOND DAULNAY, deuxième amoureux, 30 ans.....
DUVAL, propriétaire, grime, 60 ans.....
MORIN, ancien négociant, Ferville 55 ans.....
FRANÇOIS, domestique de Duval, comique, 30 ans.....
TRINQUART, usurier, 50 ans, }
LEFEVRE, carrossier, } créanciers de de Lestang.....
BULHAU, tailleur, }
ISIDORE, }
LOUIS, } garçons de la Maison-d'Or.....
BAPTISTE, }
MADAME DUVAL, première duègne, 50 ans.....
ERNESTINE, sa fille, ingénuité, 18 ans.....
NATHALIE, 2^e, premier rôle, 22 ans.....
HERMANÇE, rôle de convenance, 20 ans.....

ACTEURS.

MM. L. MONROSE *.
MOREAU-SAINTI.
HUSSON.
ANSELME.
DEGRULLY.
BAR.
VICTOR HENRI.
MARTIAL.
MONTET.
FORESTIER.
CARON.

M^{mes} GRASSEAU.
CÉLINE VALLÉE.
LETOURNEUR.
TALINI.

La scène se passe en 1848.

NOTA. Les indications sont prises de la salle. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent, et les changements de position sont notés au bas de la page. Le premier inscrit tient la première place à gauche.

* Le rôle de de Lestang, quoique joué par M. Monrose, doit être rempli, en province, par l'acteur jouant les rôles de M. Félix.

ACTE PREMIER.

Un cabinet particulier de la Maison-d'Or; au fond, une fenêtre à gauche; une cheminée avec glace au milieu, une porte, à droite; portes des deux côtés, deux petites tables de chaque côté; une causeuse à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LESTANG, *seul, et debout devant la fenêtre. A droite, une table chargée de plusieurs fioles de champagne vides et pleines.* Toujours là... ils ne s'en iront pas : impassibles, incrustés dans la muraille ! Quelle position ! ainsi je suis cerné, traqué comme une bête fauve : que faire ? que devenir ?... voilà tantôt vingt-quatre heures que je suis ici, à la Maison-d'Or, où grâce au ciel je jouis d'un crédit illimité ; car autrement... et tout cela, parce qu'à la porte de cet établissement dont je me trouve forcément le principal locataire, il y a postés, à mon intention,

trois affreux cerbères munis de lettres de change et de recours... et Dubourg, Dubourg qui n'arrive pas, lui seul peut me sauver. (*Il sonne et s'assied.*) Il devait venir avant dîner... Isidore.

SCÈNE II.

DE LESTANG, ISIDORE, *entre de droite.*

ISIDORE. Que faut-il servir à Monsieur ?

DE LESTANG. Rien, ce que tu voudras, dis-moi : tu as donné le mot à tout le monde.

ISIDORE. Oui, Monsieur.

DE LESTANG. On ne m'a pas vu depuis quinze jours ; au besoin, je suis mort.

ISIDORE. Soyez tranquille, Monsieur.

DE LESTANG. Jusqu'à sept heures, à l'exception de Dubourg, je ne veux voir personne.

ISIDORE. Qui, Dubourg.

DE LESTANG. Eh! bien Dubourg, mon intime, mon Pylade, mon inséparable, qui ne consomme jamais et qu'on a tant de peine à faire payer, tu ne te rappelles pas.

ISIDORE. Ah! oui, oui, Monsieur... Pardon, j'y suis parfaitement. Ce Monsieur si pâle, si maigre, qui tousse continuellement, qui veut lutter avec vous quand vous ingurgitez le champagne, qui menace de tout engloutir en se mettant à table.

DE LESTANG, se lève. Oui, et qui ne finit jamais le repas sans demander du thé ou du tilleul. (A lui-même.) Oh! je n'en ferai jamais rien qu'un caissier, et cela ose s'intituler viveur, prendre des airs de gentilhomme, un cuistre qui ne peut passer une nuit sans être exténué, monter à cheval une heure sans être rompu, qui se grise comme un laquais, et n'a de véritable énergie que pour refuser son argent, quand on veut le lui faire donner, la seule chose qu'il pourrait faire convenablement. Quelle heure est-il?

ISIDORE. Quatre heures et demie, Monsieur.

DE LESTANG, s'asseyant. De l'absinthe.

ISIDORE. Voilà, Monsieur.

DE LESTANG. À sept heures, tu me serviras, ici, un dîner splendide, quatre couverts, tu entends. Ces dames viendront.

ISIDORE. Cela suffit, Monsieur. Ah! à propos, M. le patron m'a dit de vous remettre votre note.

DE LESTANG, à part, et se levant. Il tombe bien. (Avec hauteur.) Mais je ne la lui ai pas demandée, que je sache.

ISIDORE. Je l'ignore, Monsieur.

DE LESTANG, ouvrant une longue note. Voyons donne... 1,900 fr. (Lui remettant la note.) Tu diras à ton maître que je trouve inouï qu'il se permette de pareilles inconvenances avec moi et que si cela se renouvelle, je ne mets plus le pied dans son établissement.

ISIDORE. Très bien, Monsieur.

DE LESTANG. Allons... va... tu m'as bien entendu, personne, excepté Dubourg.

ISIDORE. Ne craignez rien, Monsieur.

DE LESTANG. Tu as prévenu Louis et Baptiste.

ISIDORE. Oui, Monsieur.

DE LESTANG, lui donnant de l'argent. Tiens, partagez-vous cela.

ISIDORE. Merci, Monsieur. (A part.) Trois louis! quel bon client... pour les garçons.

SCÈNE III.

DE LESTANG, seul, il va à la fenêtre. Ils y sont toujours, immobiles comme les bornes qui les soutiennent. Ah! ils regardent de ce côté. (Il se retire.) Attention, s'ils étaient persuadés que je

suis ici, il serait capable de forcer la consigne. Cet affreux Trinquart, ce misérable Lefèvre, et cette brute de Bulhau, pour neuf billets de mille francs. (Il retourne à la fenêtre.) Tiens, ils sont partis. Ah! le ciel soit loué, je vais pouvoir prendre l'air un moment avant mon dîner; ma foi, j'ai besoin de respirer. (Bruit au dehors entre les créanciers et les garçons.) Ah! mon Dieu! ils ont pénétré, ils m'auront aperçu, auraient-ils l'impudence d'entrer de force dans ce cabinet?

LEFÈVRE, en dehors. Je vous dis, garçon, que je veux ce cabinet.

ISIDORE. Mais, Monsieur, il est occupé.

LEFÈVRE. Ah! tu ne veux pas ouvrir, attends. (La porte de droite s'ouvre, lutte entre les créanciers et les garçons, les garçons sont renversés.)

LEFÈVRE. Ah! ce n'est pas sans peine.

TRINQUART, froidement à de Lestang assis à droite, et qui boit tranquillement. Pardon, monsieur de Lestang, seriez-vous assez bon pour nous accorder un moment d'entretien.

DE LESTANG, à part et sans le regarder. Je suis pris, que faire?

LEFÈVRE, brusquement. Désolé, mon cher monsieur de Lestang, mais en qualité de votre ancien carrossier, je vous annonce que la voiture vous attend en bas.

DE LESTANG, assis, avec fierté. Un moment, Messieurs. (Au garçon.) Sortez.

ISIDORE, en sortant et se frottant l'épaule. Allons, je crois que nos trois louis sont bien gagnés. (Sortie de droite.)

SCÈNE IV.

BULHAU, LEFÈVRE, TRINQUART, DE LESTANG.

DE LESTANG, assis et à part. Et dire que je ne puis châtier de pareils drôles et les faire jeter par la fenêtre.

LEFÈVRE. Nous vous attendons.

BULHAU. Oui, nous attendons.

DE LESTANG, de même. Où vivons-nous, bon Dieu! le siècle a bien dégénéré, et je ne puis employer que la douceur, essayons.

LEFÈVRE. Eh bien! Monsieur.

TRINQUART, très froid. Quand vous voudrez, mon cher Monsieur.

DE LESTANG, se levant. Oui, Messieurs, qui, je vous suis, mais (Trinquart reste à l'écart.) peut-être voudrez-vous bien m'écouter avant de partir, vous m'avez demandé un moment d'entretien, il est juste que je vous l'accorde.

LEFÈVRE. C'est juste.

BULHAU. C'est juste. (Trinquart va s'asseoir à droite devant la table, et lit un journal.)

DE LESTANG. Eh bien! Messieurs, je vous dirai que je ne pensais pas que des gens à qui j'ai ac-

* Bulhau, de Lestang, Lefèvre, Trinquart.

cordé quelque estime, puisque je me fournis chez eux, que des gens dont les brillantes fréquentations ont fait presque des hommes du monde, pussent manquer à ce point à toutes les conventions.

TRINQUART, à part. Insolent. Ça commence.

LEFÈVRE, se calmant. Mais, Monsieur, il me semble que nous n'avons pas...

BULHAU. Nous n'avons pas...

DE LESTANG. Comment, pour trois misérables billets de mille francs que je vous dois à chacun, vous forcez des portes, vous renversez des garçons, vous faites un scandale dans une maison honnête. Ah! fi... fi... je m'en rapporte à vous, monsieur Bulhau, des gens bien nés se comportent-ils de la sorte.

TRINQUART, à part. Continuée... à nous deux tout à l'heure.

LEFÈVRE. Mais, Monsieur, ce n'est pas moi.

BULHAU. Ce n'est pas moi.

DE LESTANG. Je ne vous parle pas de votre procédé, de la liberté que vous voulez me ravir, quand vous savez que votre créance est assurée, que ce n'est qu'une affaire de temps, que dans deux jours au plus tard, demain peut-être, tout vous sera remboursé, quand vous savez qu'une lettre de mon oncle peut me rendre mon ancienne splendeur, et que si cet oncle soupçonnait la vérité, tout serait à jamais perdu pour moi et pour vous.

LEFÈVRE. Au fait, dis donc, Bulhau.

BULHAU. Dis donc, Lefèvre, au fait.

TRINQUART, à part. Les imbéciles!

DE LESTANG. Réfléchissez, Messieurs, c'est quarante-huit heures que je vous demande, pas davantage... Vous consentez, monsieur Lefèvre... c'est bien... Vous vous repentez, monsieur Bulhau... c'est mieux!.. Ah! j'étais bien sûr que vous me comprendriez, eh! tenez, j'ai besoin de me distraire, de me remettre un peu de tout cela, rendez-moi un dernier service, d'nez avec moi. (A part.) Quand je les aurai tous fait rouler sous la table, du diable si je ne sors pas d'ici.

LEFÈVRE, à Bulhau. Que penses-tu de cela, toi?

BULHAU. Comme toi.

LEFÈVRE, à de Lestang. Tenez, arrangez-vous avec monsieur Trinquart, nous ferons ce qu'il fera.

BULHAU. Oui, ce qu'il fera.

DE LESTANG. Et vous, mon bon monsieur Trinquart, vous ne répondez rien. Ah! c'est bien, cela, je connais le proverbe : Qui ne dit mot...

TRINQUART, très froid. Ne consent pas toujours.

DE LESTANG. Que dites-vous?

TRINQUART, se levant. Je dis, Monsieur, que je

vous ai entendu, que vous parlez comme un professeur de la faculté.

DE LESTANG. Merci.

TRINQUART. Mais je suis ici depuis neuf heures du matin, il est cinq heures du soir, cela fait huit heures de faction, et bien que j'aie l'honneur d'être de la garde nationale, je n'en ai jamais fait d'aussi longue sans en retirer quelque avantage positif, aussi, cher Monsieur, il me faut de l'argent, de l'argent.

DE LESTANG. De l'argent, de l'argent... Eh! pardieu, si j'en avais à vous donner, je ne ferais pas tant de frais d'élocution.

TRINQUART, à part. Il ne comprend pas.

LEFÈVRE. Eh bien! que décidons-nous?

DE LESTANG. Vous le voyez, cher monsieur Trinquart, tout dépend de vous. Oh! vous céderez, car enfin, vous êtes bon sous cette rudesse apparente.

TRINQUART, à part. Va toujours, si tu crois que tu en seras quitte pour des phrases...

DE LESTANG. Serez-vous inflexible, vous, notre sauveur à tous; combien de fils de famille avez-vous tiré d'embarras; vous êtes le seul homme d'esprit et de cœur auquel, nous autres, nous puissions nous adresser.

TRINQUART. Oh! que de compliments, Monsieur. (Avec intention.) On croirait en vérité, que vous voulez me corrompre.

DE LESTANG. Vous corrompre. (A part.) C'est là qu'il en voulait venir, je suis sauvé. (Haut.) Oh! c'est tenter l'impossible, je le sais, pourtant ce serait en ce moment mon plus vif désir.

TRINQUART, riant. Eh bien! à la bonne heure, voilà ce que j'appelle de la franchise, il ne se cache pas; Messieurs, vous l'entendez. Ah! ah! ah!

LEFÈVRE. Oui, oui, la bonne plaisanterie.

BULHAU. Ah! ah! c'est une bonne.

TRINQUART, riant toujours. Et quel prix le roi de la Maison-d'Or daigne-t-il mettre à mon humble crédit?

DE LESTANG. Les princes, cher Monsieur, ne s'arrêtent pas d'ordinaire à ces misérables détails.

TRINQUART, de même. Eh bien! une demi-papilote, un chiffon de cinq cents francs, est-ce trop, Messieurs, pour quarante-huit heures.

LEFÈVRE. C'est trop de probité, pour quarante-huit heures d'intérêt.

TRINQUART, de même. Je cède alors, mais que nos conventions surtout soient bien secrètes.

DE LESTANG, haut et riant. Je puis donc compter? (Bas.) C'est dit.

TRINQUART, de même. C'est fait. (Haut.) Ces Messieurs sont témoins de ma parole. Ah! ah! ah! c'est charmant... Ah ça! maintenant, trêve à toutes suppositions injurieuses, hâtons-nous, le fiacre attend.

* Bulhau, Lefèvre, de Lestang, Trinquart.

* Bulhau, Lefèvre, Trinquart, de Lestang.

DE LESTANG. Quelle est cette nouvelle plaisanterie.

TRINQUART, *avec intention*. Il me faut des effets et non pas...

LEFÈVRE. J'avoue, monsieur Trinquart, que je ne vous ai jamais vu si cruel.

TRINQUART, *à Bulhau et Lefèvre*. Vous le voulez, Messieurs, je consens, soit, et tenez, j'irai plus loin. Écoutez-moi bien : chacun de nous est porteur d'une lettre de change de trois mille francs, n'est-ce pas ?

BULHAU ET LEFÈVRE. Oui, voilà.

TRINQUART. Vous allez me remettre vos titres de créance, vous me connaissez, je me porte garant pour Monsieur.

DE LESTANG. Ah bah !

LEFÈVRE. Ça me va.

BULHAU. Ça me va.

TRINQUART. Moi, je vais tout remettre à monsieur de Lestang, mais à la condition que, séance tenante, il me fera une lettre de change de neuf mille francs, payable après-demain quarante-huit heures pour tout délai, et de plus que...

DE LESTANG, *enchanté*. Bien volontiers.

TRINQUART, *froidement*. Permettez, je n'ai pas fini, et de plus que, pour garantie dudit paiement effectif dans quarante-huit heures, monsieur de Lestang nous donnera la signature d'un de ses amis... de M. Dubourg, par exemple.

DE LESTANG, *à part*. Oh ! le juif ! je comprends maintenant sa générosité.

TRINQUART. A ces conditions seulement, moi et ces Messieurs acceptons le dîner que vous avez bien voulu nous offrir.

LEFÈVRE. Nous acceptons.

BULHAU. Oui, nous acceptons le dîner.

DE LESTANG, *à Trinquart*. Je consens à tout ; finissons, mais renvoyez vos hommes.

TRINQUART. Tout à l'heure, quand la garantie aura signé. (*On entend Dubourg au dehors.*)

DE LESTANG. Justement la voilà.

SCÈNE V.

BULHAU, LEFÈVRE, TRINQUART, DUBOURG, DE LESTANG.

DUBOURG, *au dehors*. Ah ! ah ! ah ! c'est charmant, c'est délicieux. De Lestang est-il là ?

ISIDORE, *au dehors*. Oui, Monsieur, il vous attend depuis longtemps.

DUBOURG. C'est bon, c'est bon, me voici ; je suis brisé, je n'en puis plus, vive Dieu ! Quelle ravissante existence ! Bonjour, cher.

DE LESTANG. Ah ça ! mais qu'as-tu donc ? qui te rend si joyeux ?

DUBOURG. Ah ! ah ! si tu savais, l'aventure la plus comique, j'en rirai pendant longtemps.

DE LESTANG. Qu'est-ce encore ?

DUBOURG. Ah ! ah ! les femmes me tueront, mon bon, c'est sûr.

DE LESTANG. Comment, une aventure de femme ?

DUBOURG. Non, de cheval.

DE LESTANG. Explique-toi.

DUBOURG. Figure-toi que Madame Dubourg...

DE LESTANG. Ta femme ?...

DUBOURG. Oui, Nathalie, je veux dire, avait formé avec cette petite Hermance le projet d'aller au Bois pour essayer deux délicieuses amazones ! Malgré ma résistance, il m'a fallu passer un costume convenable, et enfourcher un grand gaillard de cheval sur lequel, pardieu ! je ne me trouvais pas à mon aise.

DE LESTANG. Tu es très bon cavalier, m'as-tu dit ?

DUBOURG. Sans doute, je suis très bon cavalier, mais tu sais, quand on n'est pas disposé, le galop, le trot, le pas du cheval, ça vous produit un effet... enfin tout allait bien ; on riait en nous regardant, quand tout à coup, saisie d'une ardeur dont je ne l'aurais pas crue capable, la bête de ma femme...

DE LESTANG, *interrompant*. Qu'as-tu fait ?

DUBOURG. Hein ? Non, je te dis que la bête de ma femme s'élançait au galop, la mienne s'emporte à sa poursuite, et, ma foi, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais j'ai été lancé à dix pas contre un arbre fort peu flexible, pardieu ! où j'ai failli me briser plusieurs côtes. On riait tant autour de moi que j'ai cru de bon goût de faire comme tout le monde. Ah ! ah ! ah ! eh bien, qu'en dis-tu ? C'est charmant, n'est-ce pas ? Quelle vie délicieuse ! quelle ravissante existence !... oh !

DE LESTANG. Ah ça ! tu seras donc toujours le plus affreux roué.

DUBOURG, *riant*. Le plus affreux, oui, cher. (*Voyant les créanciers.*) Ah ! ah ! tu n'es pas seul ! (*Lorgnant.*) Tiens ! ces faces-là ne me sont pas inconnues... (*A mi-voix.*) un usurier et deux fournisseurs, qu'est-ce que tu fais de ces gens-là ici ? Serait-ce par hasard un surcrott de convives ?

DE LESTANG. Justement.

TRINQUART. Cela vous contrarie, Monsieur Dubourg ?

DUBOURG. Moi, Monsieur, au contraire, enchanté. (*A part.*) Quelle société ! (*A de Lestang.*) Ah ! j'y suis ! j'y suis ; Trinquart t'a prêté de l'argent pour solder les deux autres, et tu les avais invités avant la conclusion de l'affaire.

DE LESTANG. Oui, oui, c'est cela. (*A part.*) Ne brusquons rien.

DUBOURG, *très sérieux*. M. de Lestang...

DE LESTANG. Eh bien ?

DUBOURG, *à part*. L'affaire est conclue, je puis me montrer. (*Haut.*) J'ai à me plaindre de vous.

DE LESTANG, *étonné*. Qu'est-ce qui te prend, donc ?

DUBOURG. Et pourquoi, s'il vous plaît, ne pas vous adresser à moi ?

* Bulhau, Lefevre, Trinquart, de Lestang, Dubourg.

DE LESTANG. Pourquoi?
 DUBOURG. Sans doute.
 DE L'ESTANG, *bas à Trinquart*. Il me croit en argent, il fait le généreux.
 DUBOURG. Répondez.
 DE LESTANG, *à part*. Oh! quelle idée! (*Haut.*) Oh! je n'ai pas voulu.
 DUBOURG. De Lestang, c'est mal; un pareil procédé de la part d'un ami...
 DE LESTANG. Mais...
 DUBOURG. Voyons, je suis votre ami ou je ne le suis pas; le suis-je?
 DE LESTANG, *lui prenant la main*. Je le tiens. (*Haut.*) Mon ami.
 DUBOURG. Eh bien! alors.
 DE LESTANG. C'est qu'il s'agissait d'une somme assez forte.
 DUBOURG. Eh bien! mais, je suis riche, je crois!..
 DE LESTANG. Oui, mais neuf mille francs!
 DUBOURG. Une bagatelle; et d'ailleurs (*A mi-voix.*) serait-ce trop payer le plaisir de n'avoir pas de pareils gens à sa table.
 DE LESTANG, *feignant l'émotion*. J'en conviens.
 DUBOURG. Allons, passe pour cette fois, cher; mais n'oublie pas désormais, je te prie, qu'à toute heure un ami peut puiser dans ma bourse. (*A part.*) Ça fait bien.
 DE LESTANG. Assez, Dubourg, assez; je suis ému.
 DUBOURG. Et moi donc!
 DE LESTANG. Oui, je l'avouerai, je ne te connaissais pas encore, je ne savais pas tout ce que tu vaux, mais je réparerai mes torts envers toi.
 DUBOURG. J'espère qu'à l'avenir...
 DE LESTANG. Non, je veux les réparer à l'instant même.
 DUBOURG, *surpris*. Qu'est-ce que tu dis?
 DE LESTANG. Je dis que je suis plus coupable envers toi que tu ne le penses.
 DUBOURG. Comment?
 DE LESTANG. Je dis que je suis prisonnier depuis vingt-quatre heures, et que je n'ai pas pensé que tu étais libre et riche.
 DUBOURG. Hein? pardon, je ne comprends pas.
 DE LESTANG. Je dis qu'on va me traîner en prison pour une misérable somme de neuf mille francs.
 DUBOURG. Comment, comment, neuf mille francs.
 DE LESTANG. C'est une bagatelle, tu l'as dit tout à l'heure, mais n'importe, ton procédé est le même, la modicité du chiffre ne diminue en rien ta générosité.
 DUBOURG. Tu penses bien que je n'ai pas sur moi...
 DE LESTANG. Je le sais, mon ami, je le sais; aussi n'est-ce que ta signature que je te demande... un simple billet, voilà tout.
 DUBOURG. Mais je n'ai pas de papier timbré.

DE LESTANG, *lui donnant du papier*. J'en ai toujours sur moi, tiens, mon ami, tiens.
 DUBOURG, *à part*. Que le diable l'emporte!
 DE LESTANG, *aux créanciers*. Eh bien! Messieurs, doutez-vous encore? direz-vous...
 DUBOURG. Permetts-moi...
 DE LESTANG. Pardonne, ami, pardonne, ce jour est le plus beau de ma vie.
 DUBOURG. Pour moi aussi, mais je...
 DE LESTANG. Ah! j'ai bien souffert, va, maistrop heureux encore l'homme dans la détresse, quand sa voix peut, comme la mienne, trouver un consolant écho dans la bourse de son ami. (*Bulhau et Lefèvre s'approchent de Dubourg les larmes aux yeux. De Lestang, au fond, à côté de Trinquart, regarde le tableau.*)
 LEFÈVRE, *ému*. Sacrebleu, Monsieur, voilà un beau trait.
 BULHAU, *ému*. Ah! oui, sacrebleu.
 DUBOURG, *résigné*. Vous croyez... oui, au fait, c'est un assez beau trait.
 DUBOURG. C'est cinq mille francs, n'est-ce pas, mon ami?
 DE LESTANG, *feignant d'avoir mal entendu*. Vingt mille francs! non, mon ami, non, ne va mille francs seulement... ça te contrarie?
 DUBOURG. Non, si, si. (*A part.*) Je parle cependant distinctement. (*Haut.*) Je ne sais pas la formule de ces sortes de choses, moi.
 DE LESTANG. Trinquart va te guider.
 TRINQUART, *à Dubourg*. Monsieur, tout à votre service. Ah! c'est bien.
 DUBOURG, *à part*. Pas moyen d'échapper, résignons-nous. (*Il va à la table et écrit sous la dictée de Trinquart*...)
 DE LESTANG, *voyant Bulhau ému*. Qu'avez-vous donc, Monsieur Bulhau?
 BULHAU. Je ne suis pas encore remis de mon émotion. Ah! vous avez là un ami...
 DE LESTANG. Que cela vous serve d'exemple, Monsieur Bulhau; je veux bien, cette fois encore, vous conserver ma clientèle, mais à l'avenir.
 BULHAU. Oh! Monsieur, croyez qu'il a fallu un motif bien impérieux... j'ai sous trois jours quatre mille francs à payer, et voilà tout ce que j'ai pu récolter. (*Il tire de sa poche deux billets de cinq cents francs.*)
 DE LESTANG, *prenant les billets*. Comment, deux billets de cinq cents francs! Ah ça! mais qui fournissez-vous donc?
 BULHAU, *voulant reprendre*. Des gens très distingués.
 DE LESTANG. Je le crois.

* Bulhau, Dubourg, Lefèvre, de Lestang, Trinquart.
 ** De Lestang, Dubourg, les créanciers, *un peu au fond*.
 *** De Lestang, Bulhau, Dubourg, Trinquart, Lefèvre, *à la table de droite*.

BULHAU, *même jeu*. Ah ! Monsieur, l'argent est si rare.

DE LESTANG. A qui le dites-vous ? (*Réfléchissant.*) Permettez, Monsieur Bulhau. Il vous faut quatre mille francs sous trois jours ?

BULHAU, *même jeu*. Oui, Monsieur, sans quoi ces deux billets de cinq cents francs ne me serviront à rien.

DE LESTANG, *retirant les billets*. C'est mon avis. (*Bulhau veut reprendre.*) Quatre mille francs dans trois jours ou rien, c'est cela que vous venez de me dire, n'est-ce pas ?

BULHAU, *même jeu*. Oui, mais, pourtant...

DE LESTANG. Très bien. Dubourg, mets dix mille francs au lieu de neuf mille.

DUBOURG. Hein ? Ah ! c'est trop fort.

DE LESTANG. Oh ! ne nous attendrissons plus, hein !

BULHAU. Mais, Monsieur, je ne comprends pas.

DE LESTANG. Comment, vous ne comprenez pas que, sur le montant de ce billet, M. Trinquart ici présent vous remettra quatre mille francs, et qu'au lieu de courir trois jours infructueusement peut-être, vous n'avez plus rien à craindre pour votre paiement.

BULHAU. Je ne saisis pas très bien.

DE LESTANG, *glissant un billet de cinq cents francs à Trinquart* ***. Tenez, dites à votre ami Trinquart qu'il vous fasse comprendre... il a parfaitement saisi, lui.

TRINQUART, *empochant* ***. Soyez tranquille, Bulhau, c'est de l'argent bien placé, je réponds de tout.

BULHAU, *rassuré*. Oh ! alors, puisque vous répondez de tout...

TRINQUART. Soyez donc tranquille, grand enfant, c'est comme si j'avais l'argent en poche.

DE LESTANG, *à Dubourg*. A moi de signer.

DUBOURG ****. Ah ! oui, oui, signe.

DE LESTANG, *entendant mal*. Tu ne veux pas que je signe, soit, soit, cher ami.

DUBOURG, *furieux*. Qu'est-ce qu'il a donc, il est sourd aujourd'hui.

DE LESTANG *****. Allons, Messieurs, voilà qui est terminé.

TRINQUART. Désolé de vous quitter, quelques affaires me réclament.

DUBOURG, *à part*. Puisses-tu ne jamais revenir.

TRINQUART, *à Dubourg*. Mais, soyez tranquille, à sept heures sonnant nous serons tous les trois rendus à votre aimable invitation. (*Il lui prend la main.*)

* Bulhau, De Lestang, Dubourg, Trinquart, Lefevre.

** Bulhau, de Lestang, Trinquart, Dubourg, Lefevre.

*** Bulhau, Trinquart, de Lestang.

**** Lefevre, Bulhau, Trinquart, de Lestang, Dubourg.

***** De Lestang, Trinquart, Lefevre, Bulhau, Dub.

DUBOURG. Enchanté. (*A part.*) Voilà un être qui me déplait.

LEFEVRE. C'est un honneur...

BULHAU. Un honneur.

TRINQUART. A Bientôt, cher monsieur Dubourg.

DUBOURG, *à part*. Oh ! mais, il me prend sur les neufs.

TOUS. A bientôt. (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE VI.

DUBOURG, DE LESTANG.

DUBOURG, *de mauvaise humeur*. Enfin, nous en sommes délivrés pour quelques instants du moins, ce n'est pas sans peine.

DE LESTANG. Qu'as-tu donc ?

DUBOURG. Je suis furieux.

DE LESTANG. Sais-tu que tu t'es comporté là en vrai gentilhomme.

DUBOURG. N'est-ce pas ?

DE LESTANG. Oui, oui, si tu continues, tu deviendras ce que je suis.

DUBOURG. Avec tes conseils, j'y arriverai.

DE LESTANG. Oui, tu remplaceras auprès de moi ce cher Edmond Daulnay, qui nous a abandonnés pour aller se faire substitut en province ; il promettait beaucoup.

DUBOURG. Et moi donc ?

DE LESTANG. Oh ! toi, tu tiens... Ce cher ami... et ton procédé est d'autant plus noble en ce moment que je sais toutes les folles dépenses que tu fais pour cette petite Nathalie.

DUBOURG, *enchanté*. Folles dépenses est le mot, mais, que veux-tu, j'aime les femmes, moi, c'est ma passion. Cette chère Nathalie surtout m'enchantait, elle se fait appeler madame Dubourg.

DE LESTANG. En vérité.

DUBOURG, *riant*. Ma parole d'honneur, ça m'amuse.

DE LESTANG. C'est très singulier, en effet.

DUBOURG. Et tu comprends alors que je ne puis rien lui refuser. Il ferait beau voir, tudiesu, qu'une femme qui se fait appeler madame Dubourg laissât quelque chose à désirer dans sa toilette, par exemple, quand je lui fais l'honneur de l'accompagner au bois ou à l'Opéra.

DE LESTANG, *allant s'asseoir à gauche* *. C'est trop naturel, allons, mets-toi là, bois.

DUBOURG. Merci, non.

DE LESTANG. Cela te fait mal.

DUBOURG, *allant s'asseoir près de lui*. Moi, fi donc, est-ce que rien me fait mal.

DE LESTANG. A la bonne heure. (*Il lui verse.*) Allons, bois donc, Lovelace.

DUBOURG, *s'asseyant*. Voilà, voilà, verse, palsambleu... assez, assez.

DE LESTANG. Est-ce que tu es malade ?

* De Lestang, Dubourg.

DUBOURG, *toussant*. Moi, allons donc, hum ! hum ! est-ce que je suis jamais malade ?

SCÈNE VII.

DE LESTANG, DUBOURG, DUVAL, MORIN, EDMOND.

DUVAL, *entrant*. Tiens, voilà ce qu'il nous faut, nous serons très bien dans ce cabinet.

ISIDORE *. Pardon, Monsieur, ce cabinet est occupé.

DE LESTANG. Qu'est-ce cela ?

DUBOURG. Encore un créancier... oh ! la bonne figure.

MORIN, *entrant*. Viens, nous serons très bien dans le grand salon.

EDMOND **. Venez, venez, mon oncle, mille pardons, Messieurs.

DE LESTANG ET DUBOURG, *se levant*. Edmond !

EDMOND ***. De Lestang ! Dubourg ! je ne m'attendais pas...

DE LESTANG. Ce cher ami.

DUBOURG. Quel plaisir de le revoir.

DUVAL, *à Edmond*. Tu connais ces Messieurs ?

DE LESTANG. Si nous nous connaissons.

DUBOURG. Je le crois.

DE LESTANG. J'aurai bien du malheur si Edmond ne vous a pas parlé de son ancien amide Lestang.

DUVAL, *réfléchissant*. Vous vous nommez de Lestang ?

DE LESTANG. Oui, Monsieur.

DUVAL, *de même*. Jamais mon neveu ne m'a parlé de vous... de Lestang. (*Il réfléchit toujours.*)

MORIN, *à part*. Ah ! c'est là ce fameux M. de Lestang. (*Haut.*) Moi, Monsieur, je vous connais très bien, de réputation du moins, ainsi que vous, Monsieur. (*A Dubourg.*) Car au portrait qu'Edmond m'a fait d'un certain M. Dubourg, c'est sans doute à lui que j'ai l'honneur de parler.

DUBOURG. Oui, Monsieur, oui. (*A part.*) Ça nous connaît.

DUVAL, *qui a réfléchi depuis son entrée, comme frappé d'une idée* ***. Oh ! attendez. (*A de Lestang.*) Vous vous nommez de Lestang ?

DE LESTANG. Oui.

DUBOURG, *à Edmond*. Qu'est-ce qu'il a donc, ton oncle ?

DUVAL. Vous avez un oncle ?

DE LESTANG. Le baron de Lestang.

DUVAL. Retiré dans ses vignes ?

DE LESTANG. En Champagne.

DUVAL, *radieux*. Regardez-moi, jeune homme.

DE LESTANG. Je vous regarde.

* De Lestang, Dubourg, Isidore, Duval.

** De Lestang, Dubourg, Edmond, Duval, Morin, Edmond.

*** Dubourg, de Lestang, Edmond, Duval, Morin.

**** Dubourg, Edmond, de Lestang, Duval, Morin.

DUVAL. Vous ne me reconnaissez pas ?

DE LESTANG. Non.

DUVAL. Regardez-moi bien.

DE LESTANG. J'ai beau chercher...

DUVAL. Vous vous nommez Louis-Jérôme de Lestang ?

DE LESTANG. Sans doute.

DUVAL. Eh bien...

DE LESTANG. Eh bien ?

DUVAL. Eh bien ! je suis...

DE LESTANG. Quoi ?

DUVAL. Votre parrain.

DE LESTANG. Vraiment !

DUVAL. Foi d'honnête homme.

DE LESTANG, *riant*. Ah ! mon parrain.

DUVAL, *enchanté*. Mon filleul.

DUBOURG. Double reconnaissance, tableau !

MORIN. C'est touchant.

DUVAL. Et vous ne me reconnaissez pas ?

DE LESTANG. Non.

DUVAL. C'est étonnant.

DE LESTANG. Je ne l'ai pas vu depuis le jour du baptême.

EDMOND. Comment ! de Lestang serait...

DUVAL. Eh ! mon Dieu, oui. Je l'ai porté dans mes bras ; il n'était pas plus haut que cela. Vous étiez charmant.

DE LESTANG. Oh ! je me remets très bien maintenant : Monsieur Duval ?

DUVAL. Justement.

DE LESTANG. Propriétaire à Saint-Germain d'une maison délicieuse.

DUVAL. C'est cela même.

DE LESTANG. Et d'une cave renommée dans le pays.

DUVAL. Je m'en vante.

DE LESTANG. A mon dernier voyage en Champagne, le baron m'a souvent parlé de son ancien ami Duval.

DUVAL. A la bonne heure.

DE LESTANG. Mais dites-moi donc à quel heureux hasard nous devons...

DUVAL. Un hasard, c'est bien vrai : Morin et moi sommes venus à Paris d'abord pour aller chercher à la diligence ce mauvais sujet que vous voyez.

EDMOND. Mon oncle.

DUVAL. Ce mauvais sujet, je répète le mot.

MORIN. Il me semble cependant que depuis deux ans que je lui ai fait quitter Paris pour l'arracher à certaines connaissances...

DUVAL. Edmond est ton protégé, nous savons cela.

MORIN. Mais depuis son exil, sa conduite n'a donné lieu à aucun reproché, au contraire ; substitué en province, le ministre vient de le rappeler à Paris ; et c'est à son talent seul qu'il a dû un avancement aussi prompt.

DUVAL. Oui, j'en conviens, depuis deux ans je n'ai rien à dire... mais cela continuera-t-il ?

EDMOND, à Duval. En doutez-vous, mon oncle : l'espoir qui m'est permis vous est un sûr garant de l'avenir.

DUVAL. Oh ! sans doute, vous êtes très éloquent, Monsieur le magistrat, mais qui me dit que Paris ne va pas vous rendre à vos anciens plaisirs, à vos anciens amis.

EDMOND, vivement et regardant Dubourg et de Lestang. Jamais, mon oncle, jamais.

DUBOURG, à part. Merci, bien obligé.

EDMOND. Je sais trop ce qu'il m'en a coûté.

DUVAL. Et moi donc, croyez-vous que je l'ignore, ce qu'il m'en a coûté ! Quand je pense, mon cher Monsieur de Lestang... Oh ! ce seul souvenir me met hors de moi...

MORIN. Pourquoi revenir là-dessus ?

DUVAL. J'y reviendrai toujours. Mon Dieu, il faut que jeunesse se passe... J'ai été jeune aussi, moi... mais il y a des bornes à tout... et quand je me rappelle...

DE LESTANG. C'est donc bien horrible ?

DUVAL. Vous allez voir... La veille de son départ, il a bien fallu payer ses dettes.

DUBOURG. Cela se fait.

DE LESTANG. Oui, c'est l'usage.

DUVAL. Eh bien ! entre autres notes monstrueuses, j'ai été obligé de payer à un infâme restaurateur deux mille cinq cent quarante-neuf francs quarante cinq centimes de vin de Champagne.

DE LESTANG. Vraiment ? ah ! c'est une horreur !

DUBOURG. Edmond, je ne t'aurais jamais cru capable...

DUVAL. Eh bien ! qu'est-ce que vous dites de cela, Messieurs ? Hein, comprenez-vous ? moi, je m'y perds... Mon Dieu, on boit du champagne, tout le monde boit du champagne, ça n'est pas pas défendu ; on invite une douzaine d'amis, on fait venir au dessert une bonne bouteille de champagne, on se grise, on s'amuse. Cela arrive une ou deux fois dans une existence ; mais deux mille cinq cent quarante-neuf francs quarante-cinq centimes de champagne ! (*Répétant.*) Quarante-cinq centimes !...

DE LESTANG. Oui, oh ! les quarante-cinq centimes, c'est dur à digérer !

DUVAL. Mais, malheureux, comment as-tu pu englotir ?..

EDMOND. Mon oncle !

DUBOURG. Oui, comment as-tu fait ?..

EDMOND. Eh bien, je me suis fait aider par deux de mes amis mille fois plus mauvais sujets que moi.

DUBOURG ET DE LESTANG. Ah ! ah ! pas mal.

MORIN. Bien répondu.

DUVAL. Oh ! l'excuse est très bonne... Et moi, je payais pour Monsieur et ses amis.

DE LESTANG. Oui, vous payiez pour les amis, vous.

DUVAL. Ce n'est pas vous, mon filleul, qui vous comporteriez de la sorte avec votre oncle.

DUBOURG. Oh ! il n'oserait pas, lui.

MORIN. Allons, Duval, dépêchez-vous ; nous n'avons que le temps de dîner, et bien juste.

DE LESTANG. Comment, vous venez pour dîner ?

DUVAL. Oui d'abord, et puis...

DE LESTANG. Ah ! c'est charmant, voilà qui se rencontre à merveille ; Monsieur Duval, en qualité d'ancien ami de mon oncle, vous ne pouvez refuser de partager mon modeste repas. Je compte sur vous, Monsieur Morin ?

MORIN. Mille remerciements, Monsieur.

DE LESTANG. Comment ?

DUVAL. Nous sommes obligés de partir dans une heure ; j'ai promis à Madame Duval. Mais faites mieux : c'est demain la Sainte-Rosalie, la fête de Madame Duval ; je réunis à Saint-Germain quelques amis, eh bien promettez-moi d'y venir, ainsi que vous, Monsieur Dubourg ; je veux vous présenter à Madame Duval.

MORIN, à part. Ça lui fera plaisir.

DE LESTANG. C'est dit.

DUBOURG. Infiniment flatté.

DUVAL. Oh ! vous verrez, vous verrez ma fille,

DUBOURG, avec fatuité. Ah ! ah ! vous avez une fille ?

DUVAL. Un ange ! et ma femme ! oh ! oh ! ma femme !

MORIN, à part. Un diable !

DUVAL. C'est pour lui faire une surprise que je suis venu à Paris. J'ai fait plusieurs emplettes ; mais j'ai bien peur d'être grondé en arrivant.

DE LESTANG. Comment ?

DUVAL. Oui, entre autre autres commissions, Madame Duval m'a recommandé de lui apporter quelques primeurs ; elle est très gourmande, Rosalie, elle adore les primeurs, et je n'en ai trouvé nulle part ; j'attends François, mon domestique, que j'ai mis en campagne, mais je crains....

DE LESTANG. Comment, vous n'avez pu trouver nulle part.

DUVAL. Si fait ici, à la porte de cet établissement.

DE LESTANG. Eh bien !

DUVAL. On m'a répondu que l'on consommait sur place, que ce n'était pas l'habitude de la maison.

DE LESTANG. Demandez-les de ma part, on vous les donnera.

DUVAL. Vraiment !

DE LESTANG. Je vous en réponds.

EDMOND. Mais, mon oncle, l'heure avance.

ISIDORE, bas à de Lestang. Monsieur, ces dames vous attendent au 44. (*Il sort à droite.*)

DE LESTANG, *de même*. J'y vais. (A Duval.) Un ami qui me demande, vous permettez, je viens.

DUBOURG, *bas à de Lestang*. Nathalie doit être furieuse, calme-la. (De Lestang sort par le fond à droite).

MORIN, *regardant à sa montre*. Duval, mon ami, Edmond a raison, nous n'avons que le temps d'arriver au chemin de fer.

DUVAL. Oui, mais François.

SCÈNE VIII.

DUBOURG, *assis*, FRANÇOIS, DUVAL, EDMOND, MORIN.

FRANÇOIS, *au dehors*. Oh! la, la; oh! la, la!
LOUIS. On n'entre pas ainsi dans un cabinet sans frapper, qui demandez-vous?

FRANÇOIS, *entrant*. Monsieur Duval.

LOUIS. Parlez donc.

FRANÇOIS, *voyant Duval*. Ah! enfin! oh! oh! oh!

DUVAL. Que t'arrive-t-il donc, mon pauvre François?

FRANÇOIS. Une avanie, Monsieur!

DUVAL. Comment!

FRANÇOIS. Vous me dites, tu me trouveras à la Maison-Dorée sur le boulevard, à six heures, j'arrive à six heures sur le boulevard, à la Maison-Dorée, je monte un escalier, je vois une porte à gauche, j'entre un Monsieur me dit : *Qu'est-ce que vous voulez, imbécile. sortez!* — Je ne pouvais me refuser à une invitation aussi gracieuse, j'esors; je vois une porte à côté, je me dis : ce doit être là, et j'entre; un gros monsieur, assis entre deux petites dames, lève la tête et se met à rire; une des petites dames me regarde et jette cette exclamation : *Oh! un singe!* Je cherche partout, il n'y avait pas de singe! Je me dis : on me prend pour un autre; une troisième porte s'offre à ma vue, je me présente de rufief, par exemple cette fois je n'ai pas eu le temps de m'expliquer ni de distinguer la figure de celui qui me recevait, mais quelle réception! Ah! j'y ai été bien sensible.

DUVAL. Ce pauvre François.

DUBOURG, *riant*. Ah! ah! c'est très drôle.

FRANÇOIS. Je ne trouve pas.

DUVAL. Allons, partons.

EDMOND. Dépêche-toi, François.

FRANÇOIS. Comment, partir? et dîner.

MORIN. Tu dîneras à Saint-Germain.

FRANÇOIS. Allons, bon, ça me complète.

DUVAL. Ah! à propos, garçon?

ISIDORE *. Monsieur.

DUVAL. Donnez-moi les primeurs que je vous ai demandées en arrivant.

ISIDORE. Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, cela m'est défendu.

DUVAL. Allons donc; c'est de la part de M. de Lestang, ah!

ISIDORE, *empressé*. C'est différent, Monsieur, je vais vous les chercher. (Il sort par la droite).

DUVAL. C'est magique, qu'en dites-vous, Morin?

MORIN. C'est superbe.

DUVAL. Pour agir ainsi, il faut qu'un maître de maison soit bien certain d'être payé.

MORIN. Oui, ou qu'il craigne de ne pas l'être du tout.

ISIDORE *. *rentrant avec un paquet*. Voilà, Monsieur.

DUVAL *lui donnant un double louis*. Merci, mon ami. tenez, payez-vous?

ISIDORE *retirant le paquet. A part*. Il paie! (Haut). Vous ne venez pas de la part de M. de Lestang.

DUVAL. Comment, mon ami, je vous assure...

ISIDORE. Non, non, nous savons à qui nous avons affaire, peut-être.

DUVAL. Mais je vous dis...

ISIDORE. A d'autres.

DUVAL **. Ah! justement. (De Lestang entre du fond, à droite). Mon cher ami, on dit que je ne viens pas de votre part.

DE LESTANG, à Isidore. Insolent, donnez et sortez.

ISIDORE *remet le paquet à François*. Ah! pardon! c'est que Monsieur a des manières auxquelles vous ne nous avez pas habitués. (A mi-voix.) Le patron exige un à-compte ou il ne veut plus rien fournir.

DE LESTANG. C'est juste. Tiens, porte-lui ceci, et que le dîner soit splendide.

ISIDORE, à part, *en sortant*. Moi qui le croyais gêné.

DUVAL. Messieurs, à demain, c'est convenu.

DE LESTANG. Comptez sur nous.

DUVAL. De bonne heure.

DUBOURG. Soyez tranquille. (A Morin.) Monsieur.

MORIN, *froidement*. Messieurs, j'ai bien l'honneur.

DUBOURG. A revoir, Edmond.

DE LESTANG. A demain, cher ami.

EDMOND, *contrarié*. Oui, oui, à demain.

DUVAL, *serrant la main à de Lestang*. A bientôt, mon cher filleul, il est décidément fort aimable, ce jeune homme; je suis sûr qu'il plaira beaucoup à Madame Duval. Allons, François, vite, vite, au chemin de fer. (Ils sortent par la droite).

SCÈNE IX.

DUBOURG, NATHALIE, DE LESTANG, HERMANCE, ISIDORE. (Les deux femmes entrent par la porte du fond, à droite.)

HERMANCE, *entrant*. Votre médaillier d'antiques a disparu, nous pouvons pénétrer?

* Dubourg, François, Duval, Isidore.

** Dubourg, François, Duval, de Lestang, Isidore.

DE LESTANG. Entrez donc, mes toutes belles.

NATHALIE, à *Dubourg*. Ah! enfin; on vous trouve, Monsieur, je vous attends depuis assez longtemps.

DUBOURG. Ne te fâche pas, mais.

NATHALIE, *péremptoirement*. Qu'est-ce que c'est?

DUBOURG. Ne vous sâchez pas, chère amie.

DE LESTANG. Messieurs, un moment, je demande la parole.

HERMANCE, *de même*. Parlez, orateur.

NATHALIE. Que signifie ce ton solennel?

DE LESTANG. Débarrassez-vous de vos chapeaux, pelisses, pardessus, etc., etc. et écoutez-moi avec la plus grande attention.

HERMANCE. Ça promet.

NATHALIE. De quoi s'agit-il?

DUBOURG, *prenant la parole*. Vous saurez que.

NATHALIE, *remettant son chapeau à Dubourg*. Silence.

DUBOURG. Mais...

NATHALIE. Silence, Monsieur parle, vous êtes inconvenant.

DE LESTANG. Elle a raison.

DUBOURG. Ah! c'est vrai, elle a raison, j'ai manqué aux convenances.

NATHALIE. Avez-vous fini?

DE LESTANG. Y sommes-nous?

TOUS. Oui.

NATHALIE. Parlez.

HERMANCE. Parlez.

DUBOURG. Parlé.

DE LESTANG, *après un moment de silence*. Enfin... vous croyez peut-être, Mesdames, assister à un dîner comme ceux que nous faisons journellement, exquis, j'en conviens : eh bien, non. Si bon que soit un repas, quand on vit bien, les mets les plus délicieux deviennent sans saveur, s'ils ne sont pas relevés par quelque assaisonnement imprévu; eh bien! aujourd'hui, je compte vous offrir un plat, qui, je le crois, vous paraîtra nouveau.

NATHALIE. Qu'est-ce que c'est?

DE LESTANG. Je vous sers comme surcroît de menu, trois de mes créanciers.

NATHALIE. Comment!

HERMANCE. Trois créanciers, oh! que ça doit être coriace!

NATHALIE. Expliquez-vous, de Lestang?

DE LESTANG. Oui, trois créanciers qui voulaient me conduire en prison ce matin, je m'en suis débarrassé à prix d'or, et pour me venger, je les ai invités à dîner, je vous les livre en pâture, à moi leurs têtes, à vous leurs cœurs.

HERMANCE. J'accepte, comptez sur moi.

NATHALIE. Je ne sais pas si je puis...

DUBOURG. Je te permets, chère amie.

NATHALIE. Hein! mais quels sont ces gens-là?

DUBOURG. Je vous dis que je ne m'oppose pas.

NATHALIE. Taisez-vous donc, je sais ce que j'ai à faire... Eh bien! soit.

DUBOURG, *à part*. C'est une femme très forte.

ISIDORE, *entrant de droite*. MM. Trinquant, Lefèvre et Bulhau, demandent M. de Lestang.

DE LESTANG. Servez ces messieurs. (*Ils entrent par la droite...*)

SCENE X.

NATHALIE, DE LESTANG, LEFÈVRE, BULHAU, HERMANCE, DUBOURG, TRINQUART.

DE LESTANG. Entrez, Messieurs, entrez. (*A Nathalie.*) Madame, voulez-vous me permettre de vous présenter M. Lefèvre, le premier carrossier de Paris!

NATHALIE. Comment donc, Monsieur, infiniment flattée...

LEFÈVRE. Madame, je... je.. Oh! la belle femme.

DE LESTANG, *à Hermance*. Monsieur Bulhau, le tailleur le plus aimable de notre époque.

HERMANCE, *à part*. Oh! la bonne figure.

BULHAU. Mademoiselle. (*A part.*) Oh! comme elle est bien habillée.

HERMANCE, *à de Lestang*. Je retiens celui-là.

DUBOURG, *imitant de Lestang*. Permettez-moi de vous présenter à mon tour monsieur Trinquant, l'usur... l'homme d'affaires, le plus honnête que je connaisse.

TRINQUANT, *saluant et à part*. Ah! tu te moques de moi, tâche que la lettre de change soit exactement payée, sinon...

ISIDORE, *entrant de droite*. Messieurs, les huîtres sont servies. (*Dès le commencement de la scène, les garçons ont apporté une table richement servie, qui fait face au public.*)

DE LESTANG. Messieurs, vous êtes servis, la main aux dames, à table.

TOUS. A table. (*Chacun se place.*)

DUBOURG, *à part, en traversant et se mettant à table*. Je ne suis pas à mon aise. Allons, à table!

BULHAU. J'adore les huîtres.

DE LESTANG. Monsieur Bulhau, vous êtes un égoïste.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah!

BULHAU, *naïvement*. Egoïste, moi, pourquoi?

TOUS. Ah! ah! ah!

DE LESTANG. Excellente pâte. A vos santés, Messieurs.

LEFÈVRE ET BULHAU. A la vôtre.

TRINQUART. Un moment, Messieurs, avant d'aller plus loin, convenons de nos faits, avant tout,

* Nathalie, Lefèvre, Bulhau, de Lestang, Hermance, Dubourg, Trinquant.

** A table : Dubourg, en retour, Nathalie, Lefèvre, de Lestang, Trinquant, Hermance, de face, Bulhau, en retour.

les affaires ; si, après-demain, à huit heures du matin, je ne vous trouve pas chez vous, à neuf... vous savez ce dont nous sommes convenus ?

DE LESTANG. C'est dit.

TRINQUART. Maintenant, monsieur de Lestang, je vous tiens tête.

DE LESTANG. Nous allons voir... Qu'as-tu donc, Dubourg, tu es tout pâle.

DUBOURG. Moi, rien, tu sais, quand on n'est pas disposé.

DE LESTANG. Cela va passer à table..

DUBOURG, *se remettant*. Oui, oui, c'est cela, en avant la vie régence et échevelée, aujourd'hui souper Louis XV, demain vie champêtre et bourgeoise, à Saint-Germain, chez M. Duval, propriétaire et possesseur d'une délicieuse cave.

DE LESTANG, *à part*. Maladroit !

TRINQUART. Comment ?

NATHALIE. Ah ! vous allez à Saint-Germain ?

DUBOURG. Chère amie, nous n'avons pu refuser ce bon M. Duval.

TRINQUART, *à part*. Duval, c'est bon à savoir.

DE LESTANG. Allons, bois donc, Dubourg, tu parles, tu parles...

DUBOURG. C'est ce que je fais, mais, c'est drôle, je ne sais ce que j'éprouve.

DE LESTANG. Tu es malade ?

DUBOURG. Moi, allons donc, verse, verse les vins de France. (*À part*) Oh !

Des voix, des rires, dans le cabinet à côté.
Ah ! ah ! ah ! ah !

DE LESTANG. Isidore, qu'est-ce cela ? Ce cabinet est occupé ?

ISIDORE. Oui, Monsieur, Mademoiselle Clotilde et sa société, ils finissent de déjeuner.

VOIX, *dans le cabinet, chantant.*

Air connu.

Les cloches du village

Sonnent l'esclavage.

Bon, bon, bon.

UNE FEMME.

Bon.

UN HOMME.

Et bon, bon, bon.

(*Reprise trois fois en frappant sur les verres avec un couteau.*)

TOUS, *sur le théâtre et dans le cabinet*. Bravo ! bravo !

LEFÈVRE, *se levant*. Madame, permettez, oh ! l'admirable femme.

NATHALIE. Monsieur.

DE LESTANG. Eh bien ! Monsieur Lefèvre, vous voilà tout gaillard, chantez-nous quelque chose, à votre tour.

LEFÈVRE, *s'asseyant*. Moi, oh ! je ne chante jamais avant le dessert.

DE LESTANG. Eh bien ! buvez donc alos.

TOUS. Oui, oui, buvons.

BULHAU, *à Hermance*. Madame, à votre santé.

HERMANCÉ. Trop aimable, en vérité.

BULHAU. Oh ! quel regard !

DE LESTANG. Et vous, monsieur Bulhau, nous vous entendrons avant le dessert, j'espère.

BULHAU. Moi, Monsieur.

DE LESTANG. Chantez.

BULHAU, *se levant et chantant, à Hermance*.

Oh Mathilde ! Idole de mon âme !

DE LESTANG. Bravo !

TOUS, *riant*. Ah ! ah ! ah !

DE LESTANG. Vous n'avez rien de plus nouveau. (*On entend à côté l'air de Drin ! Drin ! L'orchestre accompagne piano jusqu'à la fin de l'acte.*) Eh ! tenez, écoutez !

DUBOURG, *se lève, va à la fenêtre et se promène avec agitation*. Décidément, j'ai besoin d'air.

TRINQUART. A la vôtre, monsieur Dubourg.

DE LESTANG, *à Dubourg*. Tu l'entends, allons, fais-moi un peu d'honneur.

DUBOURG. Oui, oui, oh ! je n'en puis plus.

DE LESTANG. Oh ! les bouteilles sont vides, tu nous quittes ?

DUBOURG. Oui, oui, c'est cela.

DE LESTANG. Isidore, Isidore, du champagne, et fais préparer le punch le plus abondant. Dépêche-toi, Dubourg attend.

TRINQUART. C'est cela, du punch et du champagne pour monsieur Dubourg.

DUBOURG. Oui, oui, du punch ! (*À part*) Isidore, mon ami, apporte-moi du thé, je t'en conjure. (*L'air continue piano dans le cabinet et à l'orchestre.*)

BULHAU, *hors de lui*. Je n'y puis plus tenir. Mademoiselle. (*Il se lève.*)

HERMANCÉ. Jeune homme.

LEFÈVRE, *même jeu, à Nathalie*. Je me risque. Madame.

NATHALIE. Monsieur.

DUBOURG. Je souffre horriblement.

DE LESTANG. Isidore, nous attendons du champagne.

TRINQUART. Le punch pour monsieur Dubourg.

BULHAU. De l'audace. (*Il tombe aux pieds d'Hermance.*)

LEFÈVRE. Ma foi, tant pis. (*Il tombe aux genoux de Nathalie.*)

DUBOURG, *tombe sur la causeuse*. Pour Dieu ! Isidore ! du tilleul ! du thé ! (*Rires, chants à côté, la plus grande animation durant toute cette fin d'acte. Isidore et d'autres garçons apportent de nouveaux paniers de champagne ; de Lestang et Trinquart sont levés et semblent porter un toast. L'orchestre joue crescendo le Drin ! Drin ! Tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe, à Saint-Germain, chez M. Duval.

Un salon octogone, au rez-de-chaussée donnant sur le jardin ; au fond, porte au milieu et des deux côtés, portes latérales ; tables à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

MADAME DUVAL, DUVAL.

MADAME DUVAL, *de droite, elle entre vivement suivie de son mari.* Non, j'abandonne la place. DUVAL. Mais.

MADAME DUVAL. Quel scandale... Deux heures du matin, et pas encore couchés...

DUVAL. Pourtant.

MADAME DUVAL. Oh ! l'agréable fête que vous me donnez cette année, monsieur Duval.

DUVAL, *timidement.* Ma bonne, permets-moi. MADAME DUVAL, *avec volubilité.* Que je vous permette... que je vous permette de justifier ce M. de Lestang, que je vous permette d'installer chez vous des gens qui révolutionneraient tout Saint-Germain. Bien, bien, continuez, monsieur Duval, recevez ce monsieur chaque jour, invitez-le à déjeuner, à goûter, à dîner, à souper, si bon vous semble ; mais moi, je vous préviens que je déserte la maison plutôt que d'y souffrir de pareilles saturnales.

DUVAL. Oh ! oh ! saturnales, le mot...

MADAME DUVAL. Il est juste, Monsieur, trois dîners comme celui-ci, et toute votre cave aura passé par le gosier de ce M. de Lestang.

DUVAL, *ravi.* Il est bien amusant.

MADAME DUVAL. Amusant, amusant, un homme qui mettrait la Champagne à sec en un mois.

DUVAL. Oh !

MADAME DUVAL. Un homme qui parle à tout propos, qui s'empare sans cesse de la conversation... et vous savez si je hais les bavards.

DUVAL, *à part.* Il me semblait pourtant que par esprit de corps.

MADAME DUVAL. Qu'est-ce que c'est ?

DUVAL. Rien, je veux dire, mon amie.

MADAME DUVAL. Pourrai-je parler enfin ?

DUVAL, *étonnée.* Quoi ?

MADAME DUVAL. Puis-je m'expliquer une minute ; avec vous on ne saurait placer une seule parole.

DUVAL. Ah ! c'est moi qui... très bien... bon.

MADAME DUVAL. Taisez-vous donc... je sais ce que vous allez me dire... vous voulez à tout prix soutenir ce filleul de rencontre, M. de Lestang, malgré toutes ses incartades du dîner.

DUVAL. Écoute donc, lorsqu'on a comme nous une fille en âge d'être établie, il faut bien amener quelques jeunes gens.

MADAME DUVAL. Auriez-vous la pensée de donner notre chère Ernestine.

DUVAL. De Lestang sera riche un jour.

MADAME DUVAL. Oui, riche en dettes...

DUVAL. Son oncle, mon vieil ami, le baron de Lestang est à la tête d'une fortune.

MADAME DUVAL. Eh ! Monsieur, ce n'est pas l'oncle qu'elle épousera.

DUVAL. Heureusement pour elle, pauvre petite, mais il n'a qu'un seul héritier et de Lestang sera un parti...

MADAME DUVAL, *exaltée.* En vérité, Monsieur, vous me feriez parfois douter de votre raison : un pareil homme pour notre Ernestine, jamais... Si, encore vous aviez pensé à son jeune ami.

DUVAL. Qui ? monsieur Dubourg.

MADAME DUVAL, *de même.* C'est un homme distingué, Monsieur, et qui, pour être riche, n'attend le trépas de personne... Avec quelle attention il m'écoutait pendant le dîner... Croyez-vous qu'il ne rougit pas des excès de son ami.

DUVAL. Ah ! tu crois qu'il rougit... Oh ! oh !

MADAME DUVAL. Vous dites ?

DUVAL. Je dis... Quel triste mari !.. Je doute qu'Ernestine... Tiens, la voici, consultons-la, et tu vas voir.

MADAME DUVAL. Y pensez-vous ? Quand François est avec elle.

DUVAL. Ah ! je n'avais pas aperçu.

SCENE II.

ERNESTINE, MADAME DUVAL, FRANÇOIS, DUVAL.

ERNESTINE, *entre vivement par le fond, à gauche.* Maman, maman, vite la clé de la petite armoire de la desserte.

MADAME DUVAL. La clé de l'armoire où sont mes réserves de liqueurs... et pourquoi faire, Mademoiselle.

ERNESTINE. Mais pour un punch, maman.

MADAME DUVAL. Un punch, François en a déjà servi trois depuis le dîner.

FRANÇOIS. Oh ! non, Madame.

MADAME DUVAL. Comment ? non.

FRANÇOIS. Madame m'excusera, j'en ai servi cinq.

MADAME DUVAL. Cinq, qui donc peut alors demander ?

ERNESTINE. L'ami de mon père.

DUVAL. Bien, me voici mêlé... hum, hum..

ERNESTINE. M. de Lestang.

MADAME DUVAL. De Lestang, encore, vous entendez, Monsieur.

DUVAL. Oui, oui, j'ai, je crois que j'ai entendu.

ERNESTINE. Il assure qu'il ne peut jouer au billard sans prendre quelques rafraîchissements.

MADAME DUVAL, *colère*. Ah ! ces messieurs sont au billard, mais il me semble que j'avais défendu.

ERNESTINE. Oh ! maman, M. de Lestang a fait allumer par François.

MADAME DUVAL. Il est charmant, ce monsieur, il prévoit tout, mais quant au punch.

FRANÇOIS. Il doit, ma foi, en avoir grand besoin après avoir tant fumé, il n'y a rien (qui m'altère plus que de fumer, moi.

MADAME DUVAL. Il fume, il a fumé dans ma salle de billard.

DUVAL. Oh ! une cigarette, sans doute, ma bonne.

FRANÇOIS. Oui, oui.

DUVAL. J'en étais sûr.

FRANÇOIS. Seulement, c'est des grandes cigarettes en tabac, sans papier, il appelle ça des panatellas.

MADAME DUVAL. Et il s'est permis de fumer ainsi tout seul.

FRANÇOIS. Oh ! non, Madame, oh ! non.

MADAME DUVAL. Ah !

FRANÇOIS. Oh ! non, pas tout seul, il a distribué des cigares à tout le monde, ils sont au moins quarante qui fument.

MADAME DUVAL. Quarante ! mais c'est une tabagie, alors... moi qui si en horreur le tabac.

FRANÇOIS. Oh ! ne vous fâchez pas, Madame, je lui ai dit que vous ne pouviez souffrir l'odeur du tabac.

MADAME DUVAL. Et alors...

FRANÇOIS. Oh ! alors, il a continué de fumer avec les autres ; mais il a remédié à cet inconvénient avec une intelligence que je n'aurais peut-être pas eue, moi.

DUVAL. Il a une imagination, ce garçon-là... Et qu'a-t-il fait ?

MADAME DUVAL. Répondez.

FRANÇOIS. Il a coupé *lui-même* toutes les fleurs des plantes qui étaient dans la serre pour les distribuer aux dames et les placer *lui-même* dans la salle de billard.

DUVAL. C'est de la galanterie.

MADAME DUVAL, *furieuse*. Je suffoque.

FRANÇOIS. De sorte que dans ce moment c'est un parfum de tabac à la rose et au jasmin qui est très agréable.

MADAME DUVAL, *exaspérée*. Mes belles fleurs, mes belles collections. Oh ! c'est par trop fort.

FRANÇOIS. Si Madame voulait me donner la clé.

MADAME DUVAL, *de même*. La clé... plutôt vingt soufflets.

FRANÇOIS, *tranquillement*. C'est que je ne pourrai peut-être pas.

DUVAL, *bas et lui remettant une clé*. Tiens, prends, tais-toi et sors. (*Il sort par la gauche.*)

FRANÇOIS, *de même*. Je me tais, je prends et je sors. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

MADAME DUVAL, ERNESTINE, DUVAL.

MADAME DUVAL. Oh ! j'en ferai une maladie. Ah ! Monsieur, quel ami vous m'avez amené là ! DUVAL, *embarrassé*. Il est un peu gai.

ERNESTINE. Ce n'est pas mon cousin Edmond qui se conduirait ainsi.

MADAME DUVAL. Votre cousin, il a bien aussi des reproches à se faire.

ERNESTINE. Oui, mais mon oncle Morin assure qu'il est revenu entièrement corrigé.

MADAME DUVAL. Qu'il se corrige donc aussi, Mademoiselle, du désir qu'il a de vous épouser, car jamais...

ERNESTINE. Pourtant, ma mère, on dit qu'il a beaucoup de talent.

MADAME DUVAL. Il faut bien qu'il ait quelque chose.

ERNESTINE. Une belle position : à son âge, substitué à Paris, six mille francs d'appointements.

MADAME DUVAL. Comme un principal clerc de notaire. La fortune de votre père vous permet de mieux choisir, Mademoiselle.

DUVAL. Oui, une position solide, de beaux biens au soleil... avec un jeune homme aimable, prévenant, d'une gaieté charmante.

MADAME DUVAL. Ou mieux, encore, un homme posé, raisonnable, revenu des égarements d'une existence dissipée.

ERNESTINE. Mais qui donc ?

DUVAL. M. de Lestang.

ERNESTINE. Quoi, mon père...

MADAME DUVAL. M. Dubourg.

ERNESTINE. Quoi, ma mère, ce Monsieur qui s'est fait donner une infusion de tilleul en arrivant.

DUVAL. Enfin, qui préférerais-tu de ces deux Messieurs ? Je suis bien sûr...

ERNESTINE. Qui ?

MADAME DUVAL. Réponds.

ERNESTINE. Eh bien ! je... je préférerais mon cousin Edmond.

SCÈNE IV.

MADAME DUVAL, ERNESTINE, MORIN, DUVAL.

MORIN, *qui a entendu*. Et tu as parlé raison, mon enfant.

MADAME DUVAL. Mon frère !

MORIN. Aussi bien, je venais précisément vous parler d'Edmond et de son mariage avec Ernestine.

MADAME DUVAL. Sortez, ma fille.

MORIN. Non pas, reste, au contraire, mon enfant, tu n'es pas de trop. Il s'agit de ton bonheur, de ton avenir, et, morbleu, il me semble que personne n'y est plus intéressé que toi. (*A Edmond,*

qui entre.) Et avance aussi, toi, Monsieur l'amoureux timide; le conseil est assemblé, expliquons-nous franchement. Aussi bien, est-ce la première fois que je parviens à vous trouver enfin seuls en famille; la question est précise, discutons.

DUVAL. Je n'aime pas les discussions, je m'en vais.

MORIN. Reste aussi, beau-frère, et allons droit au but, j'ai horreur des longs discours. Il y a deux ans, vous avez refusé notre Edmond et je vous ai approuvé alors, car c'était un mauvais sujet...

EDMOND. Ah! croyez bien...

MORIN. Oui, Monsieur, vous étiez un mauvais sujet; je n'aime pas les contradictions, taisez-vous donc. Mais vous avez dit adieu aux folies de la jeunesse, vous revenez amoureux et corrigé; réclamez la parole qu'on vous a donnée, c'est votre droit, et comme substitut, vous êtes censé savoir votre droit.

EDMOND, à Duval. Vous avez entendu, mon oncle, puis-je espérer?...

DUVAL, avec embarras. Oui, mon ami, oui, espère, espère toujours, je ne m'y oppose nullement. D'ailleurs, ça ne me regarde pas, adresse-toi à ma femme... tu sais bien que chez nous c'est elle qui porte... attention aux affaires sérieuses.

EDMOND. Ma chère tante, de vous seule dépend...

MADAME DUVAL. Plus tard, nous verrons, rien ne presse.

ERNESTINE. Au contraire, maman, je vous assure...

MADAME DUVAL. Taisez-vous, Mademoiselle, vous savez bien que je vous ai parlé d'un autre projet, d'ailleurs.

EDMOND. Quoi, Madame, vous songeriez à me séparer d'Ernestine.

ERNESTINE. Pour me faire épouser M. Dubourg.

MORIN. M. Dubourg, ce viveur éreinté!

EDMOND. Oh! ma tante!

MADAME DUVAL. Mon frère!

DUVAL. C'est ce que j'ai dit à ma femme, beau-frère, et je suis content que ton avis soit le mien, mais moi j'ai jeté les yeux sur un gaillard qui n'a pas des allures de poitrinaire... et ce cher de Lestang...

EDMOND ET MORIN. De Lestang!

EDMOND. Mais, mon oncle, j'ai votre promesse.

MORIN, colère. Veux-tu me laisser parler, toi? Oh! c'est trop fort... Tu as pensé à ce M. de Lestang pour ta fille! Morbleu, je savais ma sœur à moitié folle...

MADAME DUVAL. Hein?

MORIN. Tout à fait folle, soit, mais je ne pensais pas qu'elle avait encore accaparé toute la raison du ménage.

DUVAL. Mais, beau-frère...

MORIN. Pauvres roturiers enrichis, qui voulez vous allier à la jeunesse la plus débauchée de notre

époque; bourgeois insensés, qui rêvez pour vos enfants ces parfaits gentilshommes de 1848, ennoblis au baccarat ou dorés par le lansquenet, et qui osez livrer sans remords vos filles aux viveurs endettés de la Maison-d'Or!... Oh! les dignes époux que vous avez choisis tous deux! Courez à votre salle de billard, ma sœur, et vous verrez votre futur gendre sommeillant, épuisé, sur une banquette.

DUVAL. Tu vois bien.

MORIN. Suivez-la, Duval, et vous trouverez son noble ami, trônant au milieu de jeunes fous qui suivent son exemple et passant d'un punch au rhum à un punch au kirsch avec une facilité qui ne fait honneur qu'à la force de sa tête.

MADAME DUVAL, sèchement. Monsieur Dubourg ne boit pas.

MORIN. Dites plutôt qu'elle ne peut plus boire. — Du reste, je ne sais pourquoi je m'emporte avec vous, attendons, et après un séjour d'une huitaine chez vous, vous serez les premiers fatigués.

MADAME DUVAL. Comment, huit jours.

EDMOND. Ne doivent-ils par partir cette nuit..

MORIN. Ils le devaient, mais il y a longtemps que le dernier convoi est parti, ces MM. ont eu la précaution de rendre leur départ impossible; en attendant, votre M. de Lestang fait une poule au billard et votre M. Dubourg est à la recherche d'une digestion impossible; mais je les entends, les voici.

SCENE V.

ERNESTINE, DUBOURG, MADAME DUVAL, DE LESTANG, DUVAL, MORIN, EDMOND.

DE LESTANG, très gai. Ah! ah! ah! j'en étais sûr, seul, seul, je l'avais dit... Ah! ah! ah!

DUVAL. Qu'est-ce donc.

DE LESTANG. Ah! c'est vous, cher parain, qu'êtes-vous devenu ainsi que votre charmante femme (Il la voit). Ah! Madame!

DUVAL. Farceur, va, vous disiez...

DE LESTANG. Je disais que j'avais prévu que je resterais seul... Tous vos convives sont partis, les uns riant, les autres pleurant, moi, moi seul, ferme et droit.

MADAME DUVAL. Quel scandale! Que diront les autorités?

DUBOURG. Toi seul, toi seul, permets, mon ami, il me semble que moi...

DE LESTANG. Tais-toi, tais-toi, profane. Ah! que j'aurais voulu voir ce cher baron au milieu de nous, M. Duval; mais nous reviendrons avec lui, nous boirons ensemble cet excellent ai moussoux. — Ah! il est bon, votre ai.

MORIN. Vous l'avez fêté autant en actions qu'en paroles.

DE LESTANG. Pour mieux célébrer la Sainte-Rosalie. C'est par de nombreuses libations répandues sur les autels des dieux que nos ancêtres les honoraient, et il est toujours beau de se rapprocher de l'antiquité. (*Il salue Madame Duval.*)

DUBOURG, à part. Si c'est ainsi qu'il croit flatter la vieille...

MORIN. C'est sans doute pour cela que Monsieur boit comme aux temps héroïques.

DE LESTANG, de même. C'était l'âge d'or; oh! les temps ne sont plus où la coupe d'Hercule, ce verre de géant, circulait autour de la table et se voyait renouvelée devant chaque convive.

MADAME DUVAL. Heureusement.

DE LESTANG. Ils sont passés, ces temps où un digne amiral fit vider vingt-cinq galions de rhum dans un immense bassin de marbre, cent bouteilles, les plus généreuses de la Forêt-Noire, dix tonneaux de madère, quant à l'eau-de-vie, on la versait par barils sans y regarder; hein! parlez-moi de ça, puis six cents oranges, tout autant de limons, de cédrats, et je ne sais quel nombre de barriques de sucre, toutes les cannes de la Jamaïque avaient dû y passer: c'était à inviter Satan en personne; l'histoire ne dit pourtant pas qu'il y soit venu. Et, au milieu de ce bassin fabuleux, un amour de petit vaisseau en acajou, toutes voiles dehors, avec un mousse au gouvernail pour verser aux convives les flots de cet océan fantastique... Hein, quel coup-d'œil, qu'en dites-vous, Madame Duval? Vous auriez voulu être là, cher parrain...

DUVAL, regardant sa femme. Moi? par exemple!.. (*Bas à de Lestang*) Eh bien! oui, oui, j'aurais voulu y être...

DE LESTANG. Tenez, Madame Duval, je veux reconnaître l'hospitalité vraiment royale que vous nous avez accordée, je ne veux pas terminer cette nuit sans la fêter dignement; nous aussi, nous ferons circuler la coupe d'Hercule, nous souperons en famille.

MADAME DUVAL, sèchement. Nous ne soupions jamais, Monsieur.

DE LESTANG. Nous en déjeunerons plus confortablement demain matin, après une nuit passée sous le toit de l'amitié, dans le lit hospitalier...

MADAME DUVAL. Nous n'avons plus de lits, Monsieur.

DUBOURG. Plus de lits! et cependant où peut-on être mieux?..

DE LESTANG. Bravo! j'en suis ravi, car dans un lit, on perd son temps à dormir... D'ailleurs, l'aurore va bientôt se lever, et, comme dit l'Opéra-Comique (*Il chante.*)

Quand on fut toujours vertueux.

DUBOURG.

On aime à voir lever...

(*Il rit.*) Ah! ah! ah!..

DE LESTANG. C'est cela.

DUBOURG. Pourtant, mon bon, un lit... un lit serait bien doux; les hôtels sont peut-être encore ouverts.

DUVAL. Un hôtel! je ne souffrirai pas...

DE LESTANG. Un hôtel! Madame Duval ne souffrira pas.

MADAME DUVAL. Mais...

DE LESTANG. J'accepte, Madame Duval, nous acceptons. (*Mouvement de colère de Madame Duval.*) Ne vous fâchez pas, Dubourg est toujours cérémonieux, mais moi je sais mettre mes amis à l'aise en m'y mettant moi-même.

MORIN. Nous le voyons bien.

MADAME DUVAL. Alors, Messieurs, nous vous cédon's la place; venez, ma fille, venez. (*A Dubourg.*) Ah! jeune homme, que je vous plains d'avoir un tel ami!

DUBOURG. Je le sacrifierais sur l'autel de l'hyménée...

MORIN. Bonsoir, Messieurs!

MADAME DUVAL. Venez, Monsieur Duval. (*Ils sortent par le fond.*)

DUVAL. Voilà, ma bonne amie; bonsoir, mon filleul!

MADAME DUVAL, rentrant. Mais venez donc, Monsieur; vous ne pensez pas dormir ici, je suppose? (*Elle sort.*)

DUVAL. Voilà, ma femme. (*A de Lestang.*) Je vais vous envoyer François, je le mets à votre disposition; faites comme chez vous.

MADAME DUVAL, rentrant de nouveau. Eh bien?

DUVAL. Voilà, ma femme, voilà. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

DUBOURG, DE LESTANG, EDMOND.

DE LESTANG. Brave père Duval! oui, je ferai comme chez moi, pour t'obliger, et chez moi je ne souffrirais pas qu'un mousseux aussi distingué pût perdre de ses précieuses qualités.

DUBOURG, allant s'asseoir à gauche. Tu me feras mourir avec ton champagne, tu abrèges ma vie.

DE LESTANG. Est-ce toi qui parles ainsi, toi, mon élève! Et qu'avons-nous donc fait de cette ancienne vigneur?

DUBOURG. Oui, au fait, de la vigneur. (*Il tousse.*)

EDMOND. Toujours le même.

DE LESTANG. Oui, mon fils, toujours le même. Tout change dans la nature: la nuit succède au jour; l'hiver chasse l'été; Edmond, autrefois l'un des plus charmants viveurs de la Maison-d'Or, s'est métamorphosé en substitut; Dubourg, notre cher Dubourg, commence à reculer devant un

bouchon argenté, et redemande en vain au racahout des Arabes cet embonpoint des chérubins de Raphaël. Moi seul je suis resté le même.

SCÈNE VII.

DUBOURG, FRANÇOIS, DE LESTANG,
EDMOND.

DE LESTANG, à François. Ah ! te voilà, toi... Qu'as-tu donc, Dubourg ?

DUBOURG. Moi, rien ; oh ! pour le moment, j'éprouve des tiraillements...

DE LESTANG. C'est la faim. Par bonheur j'ai aperçu un pâté de perdreaux truffés qui a été négligé ; c'est un tort : François va nous l'apporter.

DUBOURG. Y penses-tu, mon ami ! mais c'est du plomb, du plomb...

FRANÇOIS. C'est là tout, Monsieur.

DE LESTANG. Oui, mon drôle, avec quelques bouteilles de champagne et du kirsch pour donner du ton à l'estomac de mon ami Dubourg.

DUBOURG. Oui, du kirsch, de la Forêt-Noire, par exemple, ou je n'en bois pas.

FRANÇOIS. Quelle consommation !

DUBOURG, à François. très haut. Du kirsch ! (Bas). Ah ! François, mon ami, tu me feras un peu de thé, je t'en prie, c'est tonique.

FRANÇOIS, à part, en sortant. Du thé, du kirsch, du champagne, quel mélange ! (Il sort par le fond, à gauche).

SCÈNE VIII.

DUBOURG, EDMOND, DE LESTANG.

EDMOND. Me voilà rassuré sur vos deux heures de nuit, elles promettent d'être bonnes. A demain.

DE LESTANG. Tu nous quittes déjà. Ah ! comme la province t'a changé.

DUBOURG, se levant. Oh ! la province, j'y mourrais de consommation en huit jours ; imite-moi, mon bon, passe la nuit avec nous, une nuit de plaisirs. (A part.) Oh ! là, là !

EDMOND. Impossible, que dirait ma tante ?

DE LESTANG. Pauvre garçon, tu tournes peut-être au mariage.

EDMOND. Je ne sais encore.

DE LESTANG. Tu as trouvé là-bas quelque jeune veuve.

EDMOND. Du tout, mon ami, du tout.

DUBOURG. Eh ! pourquoi pas, tu as tort, cher ; vrai, tu as tort : qui sait, ton exemple ferait peut-être un miracle en ma faveur.

EDMOND. Que dis-tu !

DUBOURG. Dame, tu sais, les moutons de Parnurge.

DE LESTANG. Oui, le premier fait un saut et tu veux faire le second.

DUBOURG, riant. Ah ! ah ! très joli ; enfin nous

sommes à la campagne, je te pardonne. Eh bien, oui, cher successeur de M. de Bièvre, je ferais comme Edmond, je me rangerais aussi.

DE LESTANG. La vertu est épizootique, et quelle est l'infortunée que tu destines à l'honneur de partager ta jeune vieillesse.

DUBOURG. Une jeune fille ravissante, jolie comme...

EDMOND, inquiet. Et qui donc ?

DUBOURG, confidentiellement. La charmante Ernestine.

EDMOND. Ma cousine !

DE LESTANG. Oh ! ah ! ah ! dix-huit ans à peine, belle comme la mère des amours, et devenir Madame Dubourg. Oh ! oh !

DUBOURG. Le nom est beau.

DE LESTANG. Comme le mari.

DUBOURG. Ne plaisantons pas, Edmond me comprendra mieux.

EDMOND. Moi.

DUBOURG. Oui cher ami, madame Duval me voit d'un très bon œil ; le papa Duval, nul besoin de s'en occuper ; quant à la jeune personne je compte sur ton éloquence.

EDMOND, à part. Il tombe bien.

DE LESTANG. Je m'y oppose.

DUBOURG. Tu t'y opposes.

EDMOND. Comment !

DE LESTANG. Oui, tu veux m'abandonner, ingrat !

DUBOURG. Ingrat ! il me semble pourtant...

DE LESTANG. Si tu sables avec tant de grâce le champagne de la Maison-d'Or, à qui le dois-tu ?

DUBOURG. A toi, je le sais, mais...

DE LESTANG. Si tu partages avec moi cette royauté enviée par nos joyeux viveurs, à qui le dois-tu ?

DUBOURG. A toi, pourtant...

DE LESTANG. Si tu passes les nuits à me regarder boire, et les journées à t'inonder de tilleul et de thé, à qui dois-tu, ce bonheur ?

DUBOURG, lui prenant la main. Oh ! à toi, je le sais bien.

DE LESTANG. Et tu m'abandonnes, ingrat.

DUBOURG. Écoute donc.

DE LESTANG. Oui, ingrat, je répète le mot ; pour traverser la vie chaque grand homme doit trouver sur la terre un ami, un second, Oreste avait Pylade, Castor avait Pollux, Saint-Rock avait...

DUBOURG. Hein !

DE LESTANG. Moi, j'avais mon ami Dubourg, et mon ami rêve le coin du feu et des petits Dubourg....

DUBOURG. J'en conviens, je veux me voir revivre et procréer des êtres à mon image...

DE LESTANG. Oui, des enfants qui mentiront tou-

tes les fois qu'ils t'appelleront papa... Eh bien, plutôt que d'y consentir, je me sacrifie.

DUBOURG. Tu te sacrifies.

DE LESTANG. C'est moi qui me marie.

DUBOURG. Toi.

EDMOND. Que dit-il.

DE LESTANG. J'épouse mademoiselle Duval.

EDMOND, à part. En voilà bien d'une autre.

DUBOURG. Pas de plaisanterie !...

DE LESTANG. Un mariage par dévouement pour la rareté. (A Edmond.) Oui, mon ami, dès ce moment, tu vois en moi un prétendant à la main de ta cousine, et c'est sur toi que je compte pour lui faire apprécier mes rares qualités.

DUBOURG. Edmond, je suis le premier en date.

DE LESTANG. Je compte toujours sur toi.

EDMOND. Pardon, mes bons amis, pardon mais, je ne veux me mêler en rien de cette affaire, vos titres à tous deux sont incontestables, mais vous avez assez d'esprit pour les faire valoir, ne comptez donc pas sur moi, le jour va paraître : je vais me coucher, bonne chance et bonne nuit. (A part.) Deux soupirants sont moins dangereux qu'un seul, j'aime mieux cela. (Sortie de droite.)

SCÈNE IX.

DE LESTANG, DUBOURG.

DE LESTANG, assis et écrivant. L'oracle a prononcé, tu es mis hors de cause.

DUBOURG, se promène très agité. C'en est trop, je me fâche, plus d'amitié... si tout doit être commun entre nous... même mon mariage.

DE LESTANG, écrivant. Bah ! c'est surtout le mariage.

DUBOURG. Hein.

DE LESTANG. Rassure-toi... tu ne te marieras pas.

DUBOURG. C'est ce que nous verrons, écris, écris de nouvelles perfidies sans doute.

DE LESTANG. Oh ! mon Dieu ! une simple déclaration à la charmante Ernestine. (A part.) C'est à dire un avertissement à Nathalie... madame...

DUBOURG, de même. Ecris, écris... va, moi, je parlerai.

DE LESTANG. Dubourg est au plus mal... un accès... de quoi ? (Il regarde Dubourg qui est très agité.) Ah ! de fièvre chaude ; accourez au chevet du malheureux qui brûle de faire son testament... demain matin, elle arrive par le premier convoi. (Il se lève.)

DUBOURG, de même. Monsieur De Lestang espère faire parvenir cette lettre.

DE LESTANG. J'en suis même sûr... Monsieur Dubourg.

DUBOURG. Et Monsieur de Lestang pense qu'on y répondra.

* Dubourg, Edmond, de Lestang.

DE LESTANG. Sans perdre une minute, monsieur Dubourg.

DUBOURG. Fat.

SCÈNE X.

DUBOURG, DE LESTANG, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entre de gauche portant d'un bras un panier de champagne et de l'autre un plateau où l'on voit un pâté, un couvert et un bol de punch flambant ; il pose le tout sur la table à droite. Voici le liquide désiré... Oh ! que c'est lourd, ouf !

DE LESTANG, à François. Cette lettre à son adresse.

FRANÇOIS, regardant l'adresse. Pour Paris, Monsieur, impossible ! la vapeur est couchée.

DE LESTANG, il lui donne un louis. Un louis au porteur.

FRANÇOIS, de même. Oh ! c'est différent ; je cours la remettre à Bruno ; il est là, justement. (Il sort.)

DE LESTANG, à part. Ce pauvre Dubourg, s'il se doutait... (Haut.) Eh bien ! qu'as-tu donc ?

DUBOURG, pâle et assis. Je ne sais, un étourdissement, cette discussion...

DE LESTANG. Aussi, tu t'enflammes !..

DUBOURG. Oui, c'est possible.

DE LESTANG. Du champagne, ça te remettra.

DUBOURG. Tu crois ? Oh ! ça redouble... quelle douleur !

SCÈNE XI.

DUBOURG, FRANÇOIS, DE LESTANG.

FRANÇOIS, bas à de Lestang. Ce sera porté cette nuit même, Monsieur. (Dubourg est assis et boit du thé à gauche ; de Lestang mange et boit à droite.)

DE LESTANG. Bien.

FRANÇOIS, mettant le thé sur la table à côté de la causeuse. Monsieur, voici le thé.

DUBOURG. Il était temps. Verse, verse, François. (François verse.)

DE LESTANG. Dubourg, une tasse de champagne ?

DUBOURG, assis à l'autre côté. Du champagne, malheureux ! si je pouvais avoir un peu de camomille ?

FRANÇOIS. Ce serait difficile, Monsieur ; tout le monde est couché, hors moi. (Il soupire.)

DE LESTANG. Est-ce que tu dors, toi ?

FRANÇOIS, baillant. Dame ! Monsieur, quand je ne suis pas éveillé...

DE LESTANG. Tu es endormi... Il est plein d'esprit, ce garçon-là... Dubourg, une tranche ?

DUBOURG. Ah ! mon ami !

DE LESTANG. Sais-tu bien que c'est insupportable.

table, de boire seul... J'ai en horreur le vide... François, François !

FRANÇOIS, *qui s'endord tout debout*. Monsieur ? DE LESTANG. Approche... Qu'est-ce qui te ferait le plus de plaisir en ce moment ?

FRANÇOIS, *bâillant*. A moi, Monsieur, ce serait d'aller me coucher.

DE LESTANG. Je ne te crois pas. Je suis sûr qu'un verre de ce champagne...

FRANÇOIS. Oh ! Monsieur, on ne nous en donne jamais.

DE LESTANG. Raison de plus pour en prendre. Tiens, bois. (*François boit.*) Hein, qu'en dis-tu ?

FRANÇOIS, *souriant*. Je dis, Monsieur, que le second verre doit avoir plus de goût que le premier.

DE LESTANG. Ah ! ah ! pas mal ! ah ! ah ! tu ne ris pas, Dubourg.

DUBOURG, *souffrant*. Moi, moi, au contraire, je ris beaucoup... Oh ! la tête !

DE LESTANG, *à François*. Eh bien, donc, un second verre pour ta réponse, tiens... (*François boit.*) et un troisième... (*François boit.*) et encore... Tiens, à ta santé, François !.. Que cette nuit soit à jamais mémorable dans tes souvenirs ! (*Il boit.*) Ça te donnera de jolis rêves ; tiens, bois encore. Au premier flacon, les chagrins s'effacent, l'esprit s'anime, les regards étincellent de joie. (*Il lui verse toujours.*)

FRANÇOIS, *buvant toujours*. C'est vrai, je me sens tout gaillard.

DE LESTANG. Au deuxième flacon, on n'est plus domestique, François ; on a une maison à soi.

FRANÇOIS, *qui se grise*. Oui, j'aurai une maison à soi. (*Il boit sans relâche.*)

DE LESTANG. Et l'on rêve que le comte de Monte-Christo n'est pas un conte... Au fond du troisième, bien au fond, on découvre la fidélité de sa maltresse.

FRANÇOIS, *ivre*. De Fanchette ! oh ! Monsieur, il me faudrait bien des bouteilles pour ça.

DUBOURG, *à part*. Oh ! je n'en puis plus.

DE LESTANG. Vois, mon ami Dubourg ne rêve-t-il pas qu'il boit comme nous en ce moment.

FRANÇOIS, *tout à fait ivre et buvant toujours*. Il ne sait pas boire, non plus ; il boit du thé, le malheureux... du thé ! comme les Anglais et les Chinois, comme la mère Duval.

DUBOURG. François ! François ! viens me verser du thé.

FRANÇOIS, *tout en trébuchant, prend une bouteille de champagne et va en verser dans la tasse de Dubourg*. Voilà, Monsieur, voilà.

DUBOURG, *buvant*. Ah ! enfer ! misérable, je suis empoisonné...

DE LESTANG, *riant*. Ah ! ah ! ah ! qu'as-tu donc, Dubourg ?

DUBOURG. Du champagne ! mes héritiers t'ont payé, scélérat !

FRANÇOIS, *qui boit à même la bouteille*. Des héritiers ? connais pas... Où y en a-t-il, des tonneaux de champagne ? (*Il boit à même la bouteille.*) Buvois, buvois, tout tourne autour de moi, tout danse... M. Dubourg aussi, il danse... et M. de Lestang, un brave homme... Vive M. de Lestang ! vive le champagne ! vive M. Dubourg !.. A bas la mère Duval !.. J'ai soif ; à boire, à boire, à boire. (*On entend la voix de Madame Duval.*)

MADAME DUVAL, *au dehors*. François ! François !

DE LESTANG, *se levant*. Ah ! mon Dieu ! la voix de Madame Duval, viens vite, malheureux.

DUBOURG. Mais...

DE LESTANG, *courant à lui*. Qu'elle ne te surprenne pas ainsi.

DUBOURG. Attends.

DE LESTANG, *l'entraînant*. Viens donc, malheureux, tu veux déshonorer ton maître. (*Il le pousse dans la chambre de droite.*)

SCENE XII.

MADAME DUVAL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *buvant toujours*. Tra la la ! tra la la la lair !

MADAME DUVAL, *entre du fond*. François ! paresseux ! François !

FRANÇOIS, *ivre*. François, voilà, M. de Lestang.

MADAME DUVAL, *suffoquée*. Que vois-je ? Il est ivre, le malheureux !

FRANÇOIS, *sans voir Madame Duval*. Ivre, moi, allons donc, c'est lui qui a bu le champagne de la mère Duval. (*Il voit Madame Duval et se dégrise un peu.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME DUVAL. Que fais-tu là, misérable ?

FRANÇOIS. Moi, j'étais en train de ranger, vous voyez bien.

MADAME DUVAL. Oh ! mais c'est indigne, ils ont bouleversé ma maison, M. Duval, Toinette, Julien, emmenez-moi cet ivrogne. (*Des domestiques entrent et desservent rapidement le souper de de Lestang.*)

FRANÇOIS. De quoi ! de quoi ! ivrogne !

MADAME DUVAL. Je te chasse demain.

FRANÇOIS, *se rapprochant de Madame Duval*. Ah ! maman Duval !

MADAME DUVAL, *se reculant*. Emmenez cet homme, que je ne le voie plus, conduisez-le à sa chambre.

FRANÇOIS. Eh bien ! je veux bien, au fait, j'ai besoin de me reposer, j'ai tant travaillé... bonsoir maman Duval, vous ne m'en voulez pas ?.. méchante. (*Il lui tend les bras.*) Un instant, ne perdons pas la tête, j'ai soif. (*Il va à la table et prend une bouteille de chaque main.*) Bonsoir, M. Dubourg, bonsoir, M. de Lestang, bonsoir

tout le monde... Au diable la mère Duval, tra la la la! Tra la la la lair! (*Un domestique l'entraîne par le fond à droite.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DUVAL, puis DUBOURG.

MADAME DUVAL. Ah! c'est encore ce M. de Lestang qui est cause... Ah! c'est trop fort.

DUBOURG, *de droite*. Le désordre de ma toilette est réparé.

MADAME DUVAL. Je suis d'une colère...

DUBOURG, *à part*. Madame Duval. (*Haut.*) Qu'avez-vous, Madame? quelle agitation.

MADAME DUVAL. Ah! c'est vous, Monsieur, il vient de m'arriver... je suffoque... si vous saviez dans quel état mon domestique... votre ami, M. de Lestang.

DUBOURG, *à part*. Voilà le moment. (*Haut.*) Calmez-vous, Madame, je ne suis point coupable.

MADAME DUVAL. Oh! je le sais Monsieur.

DUBOURG. Je ne suis qu'une victime, qui espère, grâce à vous, revenir à une existence moins condamnable.

MADAME DUVAL. Un pareil scandale chez moi.

DUBOURG. Vous m'avez compris, Madame, quelques mots de vous m'ont fait espérer que je pourrais par une honorable alliance...

MADAME DUVAL. Ah! j'ai besoin de voir M. Duval.

DUBOURG. Oh! Madame, que de bontés, oui, oui, voyez-le, voyez-le, car peut-être voudrait-il s'opposer...

MADAME DUVAL. S'opposer à ce que j'ai résolu, s'opposer à ma volonté, lui, oh! je vais le voir, lui parler, je saurai bien le forcer à renoncer à ses folles idées, et à ne plus recevoir désormais chez lui des amis qui exposent sa femme à rougir, comptez sur moi, Monsieur, je vais le trouver. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

DUBOURG, puis DE LESTANG.

DUBOURG, *seul d'abord*. Je suis le plus heureux des hommes. Ah! quel ravissement!... de Lestang a écrit, mais moi j'ai parlé... Enfin, voilà mon mariage accompli... Madame Duval est pour moi, et madame Duval, c'est le général en chef de la famille... Courons... oui, c'en est fait, je me marie.

DE LESTANG, *entrant à droite*. Eh! je te cherchais.

DUBOURG. Ah! mon ami, je suis heureux, ravi, transporté... je n'ai plus qu'à parler à la charmante Ernestine, et j'y cours.

DE LESTANG, *à part*. C'est ce que nous verrons...

l'arrivée de Nathalie... pourvu qu'elle vienne...

DUBOURG, *se regardant dans le miroir et mettant ses gants.* A revoir, cher, je vais faire ma demande.

DE LESTANG. Eh bien! tu m'abandonnes...

DUBOURG, *allant pour sortir*. Je n'écoute plus rien.

DE LESTANG, *à part*. Comment le retenir? (*Dubourg va pour sortir. De Lestang veut le retenir. Ils remontent tous deux. Trinquart parait au milieu.*)

SCÈNE XV.

DE LESTANG, TRINQUART, DUBOURG.

TRINQUART, *au fond, sa montre à la main*. Neuf heures, chers Messieurs, suis-je exact?

DE LESTANG. Que trop.

TRINQUART. J'étais à huit heures chez vous. Qu'est-ce qui me paie?

DUBOURG, *va pour sortir*. Demandez à de Lestang.

DE LESTANG. Demandez à Dubourg.

DUBOURG, *revenant*. A moi!

TRINQUART. Tout ceci ne me regarde pas. Vous me rendrez cette justice, chers Messieurs, que j'ai apporté dans cette affaire la plus grande délicatesse.

DE LESTANG. Arabe.

TRINQUART. J'ai usé de la plus extrême complaisance... Je me suis même chargé de cette lettre que votre concierge a bien voulu me confier.

DE LESTANG. Ah! tiens! (*Il ouvre la lettre.*) De mon oncle.

DUBOURG. Peut-être est-elle chargée!

DE LESTANG, *ouvrant*. Justement, deux effets sur la Banque, de dix mille francs chacun.

DUBOURG. Dix mille francs! oh! alors...

TRINQUART. Alors...

DE LESTANG. Sans doute, et je vais acquitter sur-le-champ...

DUBOURG. Me voilà enfin délivré du cerbere, rien ne s'oppose plus...

DE LESTANG, *tenant l'effet*. Hein? un instant... tu veux toujours te marier?

DUBOURG. Belle question... plus que jamais...

DE LESTANG, *empochant l'effet*. Alors, je ne paie pas.

DUBOURG. Comment, tu ne... mais tu dois.

DE LESTANG. Mais tu es ma caution, mon bon... qui cautionne paie... M. Trinquart, je vous recommande Monsieur.

DUBOURG. Mais c'est une indignité.

TRINQUART, *à Dubourg*. Monsieur, je suis prêt à recevoir.

DUBOURG, *furieux*. Moi! vous payer! plutôt rester toute ma vie à Clichy.

TRINQUART. C'est un souhait facile à réaliser... de l'argent, sinon...

* De Lestang, Dubourg.

DUBOURG. Adressez-vous à Monsieur, il vient de recevoir.

TRINQUART. C'est comme s'il n'avait pas reçu, il refuse de le donner.

DE LESTANG. C'est logique.

TRINQUART. Payez-vous?

DUBOURG. Payer, jamais.

TRINQUART. Alors, à Clichy, mes gens sont à la porte.

DE LESTANG, assis. Nous t'enverrons ta future pour te consoler, mon bon.

DUBOURG, furieux. Il me nargue encore. (*A de Lestang.*) Tu ne veux pas payer?

DE LESTANG. Tu veux te marier?

DUBOURG. Oui.

DE LESTANG. Eh bien! paie.

DUBOURG, au comble de la fureur. Ah! c'est comme ça... eh bien! non, je ne paierai pas... eh bien! non, je n'irai pas à Clichy, je saurai bien échapper à vos affreux recors.

TRINQUART. C'est ce que nous verrons.

DUBOURG. Oui, si vous pouvez me prendre.

TRINQUART. On en a bien pris d'autres.

DUBOURG, se sauvant. Eh bien! à votre aise, essayez.

TRINQUART, le poursuivant. Comment, il fuit, M. Dubourg? Ah! je ne te laisserai pas échapper, toi!

SCÈNE XVI.

DE LESTANG, seul, riant sur un fauteuil. Un steeple-chasse de créanciers. Ah! ah! ah! ce pauvre Dubourg, et dire que j'ai là entre les mains le moyen de te tirer des griffes de Trinquart... payer... non, ma foi... c'est folie à lui de songer à ce mariage, il sera toujours temps de... quand il sera à Clichy. (*Il lit sa lettre.*) Cher oncle, avoir pensé à moi... Que sa lettre est touchante! il veut me revoir, dit-il, il me veut près de lui, pour lui faire oublier son accès de goutte... Il craint de mourir isolé, délaissé par la seule personne qu'il aime.. Délaissé par moi!... mon oncle!.. oh! cette pensée me serre le cœur, et dès demain... Je ne puis cependant pas, à mon âge... Allons, que diable, un bon mouvement, un sacrifice pour mon bon oncle... qui en a tant fait pour moi... Oui, c'est décidé, je pars, je quitte pour trois mois cette folle existence, si belle pourtant, si enivrante... et une fois l'accès de goutte terminé, je reviens, je rentre à Paris, je ressaisis cette vie de plaisirs à laquelle, je le crois, il me sera bien difficile de renoncer désormais... Mais, d'abord, pensons à mon oncle... Oh! quelle idée, j'emmène avec moi Dubourg, il l'amusera, et moi aussi, et le fera vivre dix ans de plus... Tiens, justement le voilà, et dans quel état, bon Dieu!..

De Lestang, Dubourg, Trinquart.

SCÈNE XVII.

TRINQUART, DUBOURG, DE LESTANG.

DUBOURG, très essoufflé, du fond, à gauche. Tu ne veux donc pas payer.

DE LESTANG. Tu veux toujours te marier.

DUBOURG. Oui.

DE LESTANG. Alors, cours, Clichy te calmera et voici Trinquart.

DUBOURG, se sauvant. Trinquart.

TRINQUART, le poursuivant. Le voici, le voici. Ah! (*Il sort en courant par le fond.*)

SCÈNE XVIII.

MORIN, NATHALIE, DE LESTANG.

DE LESTANG, seul et riant. Ah! ah! ah! quel exercice, Trinquart aura gagné son argent, cette fois... Allons, je puis bien rire, c'est mon dernier jour... Ah! si Nathalie était venue, si j'avais pu mettre à sa poursuite ce second créancier... il faut que ma lettre ne lui soit pas parvenue... eh mais! cette voix.

NATHALIE, au dehors. Où est-il, où est-il, je veux le voir.

MORIN, entrant avec elle. Mais, Madame, je ne puis comprendre.

NATHALIE, courant à de Lestang. Monsieur de Lestang, ah! vous allez m'expliquer.

DE LESTANG. Quelle émotion, chère dame.

NATHALIE, sanglotant. Il est malade, il veut faire son testament, il me demande, on veut le cacher à mes yeux, n'est-ce pas; sa famille, peut-être.

MORIN. Une famille, un malade! mais, grâce au ciel, tout le monde se porte bien ici.

DE LESTANG. Tout au plus une indisposition.

NATHALIE. Mais cette lettre, Monsieur, qui m'annonce que mon mari.

MORIN. Votre mari... qui donc.

NATHALIE. M. Dubourg.

MORIN. Dubourg, avez-vous dit.

DE LESTANG. Bien.

NATHALIE. Monsieur, douterait-il.

MORIN. Moi, non, non parbleu, je suis trop content. Ah! M. Dubourg est marié... et il veut. Ah ça, mais la polygamie n'est donc plus un cas pendable... J'entends ma sœur, Monsieur de Lestang, faites entrer madame un moment dans cette chambre.

NATHALIE. Mais, Monsieur.

DE LESTANG. Monsieur Morin a raison, Dubourg veut vous tromper.

NATHALIE. Me tromper, lui, mais...

DE LESTANG. Entrez, vous allez tout savoir.

NATHALIE. Oh! c'est indigne, oui, entrons, Monsieur, entrons...

MORIN. Hâtez-vous et ne perdez pas un mot.
NATHALIE. Je vous le jure.

SCÈNE XIX.

MADAME DUVAL, MORIN, DE LESTANG
ET NATHALIE, dans le cabinet.

MORIN. Il était temps; venez, chère sœur, venez.

MADAME DUVAL. Comme vous paraissez radieux, mon frère; encore quelques noirceurs.

MORIN, parlant très haut. Non, c'est de la gâté, au contraire. (Il appuie sur chaque mot.) Dites-moi, votre intention est-elle toujours de donner pour époux à notre Ernestine ce M. Dubourg.

MADAME DUVAL. Je ne change jamais.

MORIN, de même. Oh! c'est-à-dire, vous aviez pourtant promis à Edmond, et c'est M. Dubourg que vous préférez aujourd'hui... Je m'oppose à ce mariage.

MADAME DUVAL. Ah! c'est ainsi que vous y mettez de l'entêtement! (Très haut.) M. Dubourg sera mon gendre.

MORIN. Volontiers, mais il y a une petite difficulté...

MADAME DUVAL. Je n'en vois aucune.

MORIN. Il est marié.

MADAME DUVAL. Marié! vous plaisantez, sans doute.

MORIN. Et il y a ici, chez vous, une Madame Dubourg qui le réclame.

MADAME DUVAL. Lui, marié, s'être joué de moi, c'est impossible. Ah! le voilà.

SCÈNE XX.

MADAME DUVAL, DUBOURG, MORIN,
puis TRINQUART.

DUBOURG, accourant essouffé par le fond, à droite. Ouf! je n'en puis plus.

MADAME DUVAL. Monsieur...

DUBOURG. Madame...

MADAME DUVAL. Vous voulez épouser ma fille?

DUBOURG. Oui, Madame.

MADAME DUVAL. Mais alors qu'est-ce que c'est qu'une Madame Dubourg?

DUBOURG. Je vais vous expliquer...

TRINQUART, du fond. Où est-il? où est-il?

DUBOURG, voyant Trinquart. Ciel! mon vampire, fuyons. (Voyant Nathalie.) Nathalie! c'est le diable!

NATHALIE. Ah! te voilà, monstre! tu ne m'échapperas pas.

TRINQUART. Je vous tiens, cette fois.

DUBOURG, se sauvant par le fond en laissant

* Madame Duval, Trinquart, Dubourg, Nathalie, Morin, de Lestang.

un pan de son habit entre les mains de Trinquart. Pas encore. (Nathalie et Trinquart le poursuivent.)

DE LESTANG, se tordant de rire sur un fauteuil. J'en mourrai de rire.

MADAME DUVAL. J'en mourrai de colère.

MORIN. Ah! ah! ah!

MADAME DUVAL, tombant dans un fauteuil à gauche. Ah!..

DE LESTANG. Ça tourne au dramatique; Madame Duval se trouve mal. (Morin et de Lestang rient aux éclats.)

SCÈNE XXI.

MORIN, ERNESTINE, MADAME DUVAL, DUVAL, EDMOND, DE LESTANG, ils entrent par la porte de droite au fond.

DUVAL, en robe de chambre et bonnet. Qu'y a-t-il? Dieu! ma femme évanouie.

ERNESTINE. Ma mère!

EDMOND. Ma tante, que se passe-t-il?

DUVAL, lui frappant dans la main. Rosalie! Rosalie! Elle a perdu l'usage de ses sens.

MADAME DUVAL, se levant vivement. C'est vous qui avez perdu l'usage du bon sens, en introduisant chez nous...

DUVAL. Ma bonne.

MADAME DUVAL. Quel scandale, c'est affreux.

DUVAL. Je suis abasourdi.

EDMOND. Mon oncle.

ERNESTINE. Maman, calme-toi.

MADAME DUVAL. Me calmer, me calmer, quand nous allons servir de risée à tout Saint-Germain, quand tu cours risque de rester fille toute ta vie; car, après un pareil scandale, personne ne voudra de toi.

ERNESTINE, regardant Edmond. Je crois que vous vous trompez, maman.

EDMOND. Et moi aussi, ma tante.

DE LESTANG. Allons, maman Duval, voilà le moment de tenir votre promesse.

MADAME DUVAL. Moi, mais je ne demande pas mieux... C'est monsieur Duval, avec ses projets, c'est lui est cause de tout.

DUVAL. Moi?

MADAME DUVAL. Sans doute, sans vous, Edmond serait déjà le mari d'Ernestine, mais vous êtes d'un entêtement.

DUVAL. Non, je consens.

ERNESTINE. Maman.

EDMOND. Mon oncle.

DUVAL, à Edmond. Touche là, mon gendre... Ah! mon cher de Lestang, d'autres projets...

* Morin, Ernestine, madame Duval, de Lestang, Duval, Edmond.

DE LESTANG *. Allons, cher parrain, pas de regrets, Edmond vaut mieux que moi, allez... d'ailleurs, je renonce au monde.

DUVAL. C'était là le cas de vous marier.

SCÈNE XXII.

MORIN, EDMOND, ERNESTINE, MADAME DUVAL, TRINQUART, DUBOURG, DE LESTANG, DUVAL, FRANÇOIS.

DUBOURG, soutenu par Trinquart et François ; entrés par le fond. Aïe, aïe, vous me brisez.

TRINQUART. Je suis sûr de vous, maintenant.

DE LESTANG. C'est toi, mon pauvre Dubourg.

DUBOURG. Retire-toi de ma vue. Ah ! François, prends garde, je suis fourbu.

TRINQUART. Sans moi, vous courriez encore.

DUBOURG. Oui, je sais ce que je vous dois, si je puis jamais vous le rendre...

DE LESTANG. Tu dois à Monsieur, et tu ne le disais pas.

DUBOURG. Hein ? qu'est-ce qui lui prend ? il est bien temps. Si Nathalie n'avait pas été chercher de l'argent à Paris, je serais à Clichy ce soir.

DE LESTANG. Aussi, pourquoi ne t'adresses-tu pas à l'amitié ?

DUBOURG. Quel aplomb !

DE LESTANG, à Trinquart. Tenez, Monsieur. (Il le paie.)

TRINQUART, saluant et se retirant. Ça m'a pas été sans peine.

DUVAL. Ame généreuse !

* Morin, Edmond, Ernestine.

DE LESTANG. Il ferait beau voir mon ami Dubourg à Clichy, quand de nouvelles destinées lui sont réservées par moi.

DUBOURG. Que dis-tu ?

DE LESTANG. Oui, mon bon, nous renouons pendant trois mois à Paris, pour la vie honnête et champêtre.

DUBOURG. Ah ! je respire... trois mois de repos.

DE LESTANG. Je t'emmène avec moi chez mon oncle, au milieu même des vignes de la Champagne.

DUBOURG *. Ah ! je suis mort.

DUVAL. Comment, cher filleul, mais au moins vous assisterez au mariage de ma fille.

DE LESTANG. Impossible, nous partons demain, pas un seul jour de retard.

MORIN. Et vous avez raison.

DUVAL. Alors, cette dernière journée avec nous, en famille... ce sera le jour des fiançailles, nous porterons un toast au vieux baron.

DE LESTANG. A mon oncle, oui, oui, j'accepte.

DUBOURG. Nous acceptons.

DUVAL. Bravo !... François !

FRANÇOIS. Monsieur !

DUVAL. Prépare tout... à la cuisine, à la cave.. du champagne.

DE LESTANG. Oui, pour la dernière fois, du champagne.

DUBOURG. Oui, du champagne... et du punch surtout... Ah ! François, n'oublie pas, mon ami, de préparer du thé.

* Dubourg va s'asseoir à la table entre Duval et François.

FIN.